BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES,
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. 1857 — 1858.

TOME XIX.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1858





DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



tains hommes dont il ne dissimule, du reste, ni les forfaits ni les vices, trop indulgent pour l'école païenne d'Alexandrie, dont il mentionne, sans plus d'explication, les miracles, n'insistant pas assez sur le côté théurgique et diabolique de ses opérations mystérieuses.

Comme on le voit, nos critiques de ce très-bon livre sont secondaires ; aucune d'elles ne peut en diminuer, aux yeux du lecteur, le mérite sérieux de pensées et de style. — Avec quelle élévation d'intelligence et de cœur la mission régénératrice et éternellement féconde du christianisme y est glorifiée, non par des phrases, mais, ce qui vaut bien mieux, par des faits irréfutables ! La papauté et les moines, ces agents de progrès si calomniés maintenant, ont creusé de leurs mains les sillons où a mûri la civilisation moderne ; ils ont sauvé d'un naufrage inévitable l'ordre public, la liberté, la dignité des âmes, l'art et la science, tout ce qui nous fait aujourd'hui, ingrats que nous sommes, conspuer nos pères, ceux-là mêmes qui nous retiennent encore sur le gouffre béant d'une barbarie nouvelle. — « Plus d'une fois, dit M. Poinsignon, la générosité des Papes sauva les villes de la misère, plus d'une fois leur intervention arrêta les ravages des conquérants barbares et épargna le sang des nations (t. II, p. 420). »

A propos de l'indépendance temporelle des Papes fondée par nos rois, il écrit ces belles lignes : « Il était temps, si la chrétienté ne voulait voir son chef aux mains d'un avide conquérant, et sa foi menacée par les prétentions de quelque philosophe couronné, que le Saint-Siége fût proclamé indépendant, et que la puissance temporelle vînt, pour protéger cette indépendance, s'ajouter à la puissance spirituelle des Papes. Les circonstances l'exigeaient impérieusement et y poussaient d'une manière irrésistible. Il était réservé à la bravoure et à la générosité de nos rois de fonder les *Etats de l'Eglise*. (t. II, p. 421.) » — Ce passage justifie nos éloges. S'il est vrai, comme nous n'en doutons pas, que M. Poinsignon, en publiant son ouvrage, ait obéi à des conseils bienveillants, nous ne pouvons que féliciter à la fois et les appréciateurs d'un talent éclairé, et celui qu'une louable modestie n'a pas détourné de doter la science, aujourd'hui si profanée par l'ignorance et l'imposture, d'un ouvrage solide, substantiel et sincère. GEORGES GANDY.

9. **LE PROGRÈS** *par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le R. P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus. — **ANNÉE 1856**, — 1 vo-

lume in-8° de XII-326 pages (1858), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 3 fr. 50 c., et franco 4 fr.

Certes, c'était noble courage, ou plutôt sainte confiance en Dieu, d'oser monter dans cette chaire illustre dont venaient de descendre les Ravignan et les Lacordaire ; et ce n'est pas un mince mérite d'avoir groupé et retenu autour d'elle le même auditoire, aussi nombreux et aussi sympathique! C'est qu'avec des qualités diverses, inférieures même au talent unique du Père Lacordaire, le Père Fé ix a de très-belles parties d'orateur et d'écrivain : la force qui creuse un sujet, l'étendue qui l'embrasse, la fécondité qui le régénère en y introduisant toutes les préoccupations contemporaines, la logique qui l'ordonne dans un plan régulier, le prouve ou le défend, le souffle qui l'anime, l'imagination qui le colore et le revêt. Quelquefois peut-être un peu de convenu qui nuit à la distinction et à l'originalité, un peu d'amplification qui délaye et affaiblit ; un peu trop de Massillon, en un mot, et pas assez de Bourdaloue, ni surtout de Bossuet ; mais toujours de l'idée et du style, de la philosophie et de l'éloquence. — Ce jugement général nous est inspiré moins par ce que nous avons entendu que par ce que nous venons de lire. A première vue, c'est *une idée singulière de faire du progrès le sujet d'une station quadragésimale.* N'est-ce pas mettre le journal en chaire? Qu'on étudie ces Conférences, et on admirera avec quelle science et quel talent le Père Félix a su rattacher à son sujet les vérités fondamentales du christianisme et toutes les fausses et immorales utopies contemporaines ; en sorte qu'elles sont en même temps une exposition du dogme, une polémique contre l'erreur, une lutte contre le vice. Pour en prendre une idée, nous n'avons qu'à suivre lè résumé qu'en trace l'orateur lui-même en tête de chacune.

Il importe de donner une direction sûre au mouvement qui emporte les hommes vers le progrès, parce que le progrès, considéré dans son sens le plus large, est dans la nature humaine ce qu'il y a de plus légitime, de plus fort et de plus séduisant ; parce que, au temps où nous sommes, le mot *progrès* résume tout le mouvement contemporain, qu'il exprime tout à la fois l'idée, la passion et la volonté dominante, c'est-à-dire tout ce qui donne à un siècle comme à un homme un caractère, une physionomie, une puissance. Or, le christianisme seul peut diriger le progrès et en fonder la doctrine, parce que seul, dans la lumière de trois dogmes fondamentaux, il en montre avec clarté le vrai point de départ. Par le dogme d'une

création nettement dessiné, il nous dit comment l'homme a commencé ; par le dogme de la *chute*, que la philosophie dédaigne, nie ou interprète, seul il résout les questions radicales du progrès humain : liberté du progrès ou de la décadence, existence du mal dans la vie humaine et lutte contre soi-même ; enfin par le dogme de la *réparation*, seul il tire d'un cercle fatal la philosophie qui, demandant à l'homme de réhabiliter l'homme, demande à la blessure de guérir la blessure et à la ruine de relever la ruine. — Après le point de départ, ce qu'il importe le plus de déterminer, c'est le point d'arrivée. Or, ici encore la philosophie contemporaine se montre impuissante ; car au lieu de donner au progrès humain un terme nécessairement défini, elle déclare que ce terme n'existe pas, et posant l'indéfini, elle jette dans une palpable contradiction la nature, Dieu et l'homme tout ensemble ; — tandis que le christianisme, au contraire, toujours d'accord avec lui-même, montre au plus haut sommet de la vie Dieu comme le terme final du progrès. — Etant donnés le point de départ et le terme, quelle voie conduit de l'un à l'autre ? Et, par-dessus tout, quel est l'objet principal du progrès ? Le progrès matériel, répondent les idées et les passions dominantes. — Le développement matériel a sa valeur dans le progrès humain, mais relative à la place qu'il occupe dans la hiérarchie des facultés humaines et des forces sociales ; or, cette place est la dernière. Exagéré, il produit l'abaissement de la pensée, l'endurcissement des cœurs et l'affaiblissement des volontés, c'est-à-dire la décadence. Telle est bien l'idée que nous en donne le christianisme qui, sans le réprouver, en nous le présentant à la fois comme un privilége et comme un devoir, ne veut pas qu'il soit en nous le but souverain, l'ambition suprême de la vie ; qui, en nous défendant en sa présence l'agression et l'abstention, nous ordonne d'y intervenir et d'y chercher la plus grande abnégation de nous-mêmes, le plus grand dévouement aux hommes et la plus grande gloire de Dieu. Après quoi, il nous montre le progrès moral ou le perfectionnement des hommes comme le progrès principal, le progrès vraiment *humain*, dans la science, dans l'art et dans la société.

On le voit : jamais, dans un cadre nécessairement restreint, on n'avait mieux su faire entrer les dogmes fondamentaux du christianisme et les systèmes du temps ; justifier les uns par leur seule exposition et leur correspondance à des aspirations universelles, réfuter les autres par leur impuissance même à tenir les promesses falla-

cieuses auxquelles ils doivent leur vogue éphémère ; les mettre aux prises sur le terrain où tous aujourd'hui se rencontrent, et montrer que l'enjeu tant convoité du combat appartient à la doctrine seule qui peut dire qu'elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future. B. CARRÉ.

---

10. **LA DIVINE AURÉOLE** *de l'enfance, Leçons de l'Ange gardien et prières diverses pour la première confession, la première communion et la Confirmation ; ouvrage à l'usage des deux sexes, et composé* par l'AUTEUR DE LA SOURCE DES SEULS BIENS VÉRITABLES. — 1 volume grand in-32 de VIII-188 pages (1857), chez Prosper Diard ; — prix : 2 fr.

« L'enfant, dit Mgr Dupanloup, c'est l'espérance ; l'espérance du ciel » même, car c'est l'héritier des palmes éternelles, l'objet des complaisances » de Dieu, le frère et l'ami des anges.— C'est l'espérance de la terre, dont » il est déjà la richesse et le trésor, dont il sera un jour la force et la gloire. » C'est l'espérance de la patrie et de l'humanité tout entière, qui se renou- » vellent et se rajeunissent en lui. C'est, ici-bas surtout, l'espérance de la » famille, dont il fait la joie et les délices, dont il sera un jour la couronne » et l'honneur (*De l'Education*, t. I, liv. 2, ch. II).» S'inspirant de ces belles paroles, l'auteur s'adresse aux petits enfants de sept à douze ans, et met dans la bouche de leur Ange gardien des instructions claires, affectueuses et naïves, qui peuvent le mieux captiver l'attention dans cette première saison de la vie, où le cœur et l'imagination sont plus développés que l'intelligence. — L'ouvrage se divise en trois parties : la première embrasse tout le temps qui s'écoule de la première confession à la première conmmunion; la 2e, l'année de la première communion ; la 3e, la Confirmation. — La première partie se subdivise en 29 leçons, qui ont pour objet l'amour de l'Ange gardien pour l'enfance, la prière, l'explication suivie du *Pater*, de l'*Ave Maria*, des cérémonies de la sainte Messe ; l'instruction pour la première confession, l'examen ; les principales parties de l'office de l'Église ; les réponses pour servir la messe ; les vèpres et complies du dimanche, enfin la bénédiction du Saint-Sacrement. — Veut-on savoir quelle est la forme adoptée par l'auteur ? Ecoutons l'Ange gardien donnant à son jeune protégé sa première leçon : « *Le bon Ange*. Voilà bientôt » sept ans que je ne t'ai pas quitté un seul instant du jour ni de la nuit, » cher petit enfant. A peine le prêtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ » avait-il versé sur ton front naissant l'eau sainte qui chasse le démon et » efface la tache originelle transmise avec la vie à tous les fils d'Adam, » que je descendais du ciel, et je m'attachais à ton berceau avec une ten- » dresse que ta mère seule peut comprendre. Je voyais dans ton âme toute » pure l'image resplendissante de mon Dieu, je venais la garder, comme » une sentinelle vigilante placée auprès d'une statue de son roi ; je contem- » plais sans me lasser le sceau du Christ, imprimé sur ton front en carac- » tères ineffaçables par le sacrement du Baptême, et je retrouvais sur la » terre toutes mes affections des cieux. Combien de fois t'ai-je porté dans

le vœu solennel d'embrasser la vie cénobitique : ses parents s'y opposèrent d'abord, mais reconnaissant dans la persévérance de leur fils la volonté de Dieu, ils consentirent enfin à son départ. « Allez, lui dirent- » ils, allez au désert où *la voix de Dieu vous* appelle ; lorsque vous ne » serez plus auprès de nous, sa Providence sera la lumière de nos yeux, le » bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie (p. 46). » Le saint et ses deux amis, se confiant à la garde de Dieu, furent conduits dans la province du Périgord. Ils vécurent d'abord en commun à Genouillac, d'où, importunés par la foule, ils s'éloignèrent bientôt et se construisirent trois cellules sur le plateau d'une montagne assez élevée, nommée Peyre-Lévade. Ce lieu ne pouvait être tellement retiré que l'éclat de leurs vertus et leur genre de vie si extraordinaire ne les fissent découvrir. Aussi s'empressèrent-ils de chercher une solitude plus profonde, où ils vécurent séparés. Saint Amand se fixa dans un lieu écarté, qui porte aujourd'hui son nom : saint Cyprien bâtit un monastère sur la rive droite de la Dordogne; quant à saint Sour, il se fixa dans les grottes de Terrasson. Il y opéra plusieurs miracles et reçut la visite de sa mère. Mais bientôt il renonça à la vie solitaire, et forma des disciples qu'il astreignit à une règle. Un hôpital, un monastère, s'élevant comme par enchantement, donnèrent naissance à la ville de Terrasson. Après avoir confié à son ami saint Iriès le soin de sa maison, il rendit son âme à Dieu le premier du mois de février 580. Des documents historiques prouvent l'antiquité du culte public qui lui fut rendu dans les diocèses de Limoges et de Périgueux. L'église de Terrasson possède dans une châsse du XVe siècle le corps de saint Sour, dont il est facile de prouver l'authenticité. — Telle est, en abrégé, l'intéressante histoire, dont le fond, emprunté aux Bollandistes, aux liturgies particulières et à plusieurs documents anciens, vient d'être reproduit d'une manière très-remarquable par M. le curé de Terrasson. On respire dans ces pages un parfum de piété, et surtout de simplicité antique, qui fait rêver à nos vieilles légendes du moyen âge, et à toute cette littérature pleine de grâce, de naïveté et de merveilleux.

Le travail de M. l'abbé Pergot ne se borne pas à la vie de saint Sour : la moitié de son livre, à peu près, est consacrée à l'abbaye de Terrasson. Embrassant tous les faits depuis l'origine du monastère, en 525, jusqu'en 1793, il esquisse à grands traits les diverses phases et les désastres qu'il a subis. Cette partie de son œuvre ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui aiment à s'occuper de nos antiquités nationales. Le catalogue des abbés, des recherches intéressantes sur la sigillographie, un grand nombre de pièces justificatives, deux lithographies, dont l'une représente l'église de Terrasson, complètent cette étude consciencieuse, à laquelle nous souhaitons tout le succès dont elle est digne.

OUVRAGES

Condamnés et defendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret en date du 10 décembre dernier, confirmé par Sa Sainteté le 11 et inséré le 17 dans le *Journal de Rome*, la

S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Judicio doctrinal sobre el decreto pontificio, en que se declara articule de fe catolica que se la gran Madre de Dios Maria Santisima fue preservada de la mancha del peccato original, escrito por un Teologo de los de Cuatro al cuatro. (*Jugement doctrinal sur le décret pontifical qui déclare article de la foi catholique, que la Mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie, a été préservée de la tache du péché originel*, etc.)

Resena historia de los principales Concordatos celebrados con Roma, y breves reflexiones sobre el ultimo habido entre Pio IX y el Gobernio de Bolivia, por F. G. MARIATEGNI. (*Examen des principaux Concordats conclus avec Rome, et quelques courtes réflexions sur le dernier entre Pie IX et le gouvernement de la Bolivie; par* MARIATEGNI.)

Histoire Sainte; du nouveau Testament; Ancienne; Romaine : 1re et 2e partie; du Moyen-Age : tomes 1 et 2; Moderne : tomes 1 et 2; — racontée aux enfants; par M. LAMÉ-FLEURY, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation.

O Jezusie Chrystusie Odkupicielu, tudziez o pierwotnych Chrzescianach i ich domach modlitwi, etc. Latine vero : *De Jesu Christo Redemptore, necnon de primitivis Christianis et eorum domibus orationis, tractatus sub respectu historico-religioso, paucis verbis delineatus a sacerdote* Joanne POCIEJ, Canonico Cathed. Chelmensis, etc. (*De Jésus-Christ Rédempteur, des premiers Chrétiens et de leurs maisons de prières, Traité historico-religieux rédigé en peu de mots* par le prêtre Jean POCIEJ, chanoine, etc. (Jusqu'à ce qu'il ait été corrigé.).

Qu'est-ce que la Bible? d'après la nouvelle philosophie allemande, par Hermann EWERBECK. Paris, 1850. (En quelque langue que ce soit.)

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Actes (les) des Martyrs, *depuis l'origine de l'Église chrétienne jusqu'à nos temps; traduits et publiés* par LES RR. PP. BENEDICTINS DE LA CONGREGATION DE FRANCE. — Tome II, 1 vol in-8° de 484 pages, chez Lanier, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 5 fr.

Ce volume contient la suite des Actes des Martyrs du IIIe siècle, de l'an 250 à l'an 275. — L'ouvrage aura 3 volumes.

Ange (le bon) *de l'enfance*, par C. ARVISENET. — 1 vol. in-32 de 256 pages, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque pieuse des maisons d'éducation; — 3e série.

Anges (les saints) de la crèche, *Association pour les petits enfants qui n'ont pas fait leur première communion*, par UN VICAIRE GÉNÉRAL. — 1 vol. in-18 de 192 pages, chez H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 80 c.

Année (l') *scientifique et industrielle*, ou

merqué. Les Avis, les Lettres et les Entretiens étaient inédits, sauf quatre ou cinq Lettres publiées par La Beaumelle. Quant aux Conversations, deux éditions en avaient paru en 1757 et en 1808, mais très-incomplètes, et surtout très-inexactes, parce qu'on avait voulu en accommoder les pensées et le style aux mœurs nouvelles : de là de très-curieux changements, que relève de temps en temps M. Lavallée. En 1818, M. Monmerqué avait bien complété ces deux éditions à l'aide des manuscrits de Mlle d'Aumale ; mais, du reste, il les avait laissées dans leur état d'incorrection, ayant négligé d'en comparer le texte avec celui du manuscrit précieux.

On connaît désormais la nouvelle publication de M. Th. Lavallée, telle qu'il nous en rend compte lui-même dans sa préface, que nous nous sommes bornés à analyser, tant nous la trouvions fidèle. A une autre fois la *Correspondance générale*, la partie la plus importante de cette collection, la plus vivement désirée, par conséquent, et que M. Lavallée ne devrait pas refuser trop longtemps à notre légitime impatience.

30. **DISCOURS** *et Instructions pastorales* de Mgr l'ÉVÊQUE DE POITIERS. — 2 volumes in-8° de 544 et 696 pages (1858), chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez Ambroise Bray, à Paris ; — prix : 12 fr.

Plusieurs fois déjà nous avons applaudi à la réunion en volumes des Instructions pastorales de NN. SS. les Evêques de France. Il est bon, il est nécessaire que ces feuilles souvent sublimes, qui répondent si bien aux besoins du présent et aux aspirations de l'avenir, ne restent pas ensevelies dans les archives des évêchés ou des presbytères ; il ne faut pas que, semées à travers le monde par les journaux et colportées en minces brochures, elles deviennent le jouet des vents, sort réservé aux produits de cette presse éphémère. Là, en effet, sont les monuments les plus authentiques et les plus sacrés de l'histoire de l'Eglise, de cette histoire à la fois si variée par ses rapports avec les besoins changeants des âges, et si une par la perpétuité immuable des doctrines catholiques ; en sorte que la postérité y pourra lire, avec l'état de nos mœurs et de nos idées, avec nos joies et nos douleurs, nos victoires et nos défaites apparentes, les grands faits religieux de notre siècle, un enseignement toujours approprié aux éternelles nécessités de l'âme humaine, toujours ancien et toujours nouveau, toujours nouveau parce qu'il est toujours ancien. — Mais sans rien ôter aux autres

collections de ce genre, ne pouvons-nous pas dire que nulle, plus que celle-ci, ne méritait de prendre place dans la bibliothèque de tout homme qui aime l'Eglise et ses combats, de tout homme aussi qui aime les plus grandes choses de la pensée exprimées dans un admirable langage ? Parmi les voix épiscopales de ce temps, nulle, en effet, n'a retenti plus haut et plus loin, avec plus d'autorité et d'éclat, que la voix de Mgr l'Evêque de Poitiers. Respectueuse et saintement hardie, elle s'est adressée aux dépositaires des pouvoirs publics ; savante et éloquente, elle a porté le trouble dans les Sociétés lettrées, en dévoilant l'indifférentisme religieux, le rationalisme et le naturalisme cachés sous le manteau d'une généreuse neutralité et d'une philosophie à prétentions morales et chrétiennes ; douce et paternelle, elle a encouragé toutes les bonnes œuvres, animé toutes les réunions dont le lien était la foi et la charité de l'Evangile ; écho et interprète des grandes pensées et des saintes émotions, elle s'est fait entendre, malgré sa jeunesse, dans les conseils des vieillards, elle a donné son lustre aux grandes fêtes religieuses, elle a célébré les gloires de la patrie et tous les courages récemment ensevelis dans deux tombes illustres ; riche des saintes doctrines et brûlante d'un zèle tout apostolique, avec une force irrésistible et un éclat incomparable, elle a redit les grands enseignements de l'Eglise et déroulé sa divine économie dans les destinées de Rome ; en un mot, elle a retenti dans toutes les régions de la société contemporaine, elle a exprimé le sens chrétien de tous les événements, elle a combattu tous les ennemis de l'Eglise et défendu tous ses amis ; à tous elle a distribué le blâme ou la louange, l'avertissement sévère qui ressuscite et le pain de la doctrine qui entretient la vie. Nulle autre n'a excité en même temps plus de colères et plus de sympathies, ce qui, depuis Jésus-Christ et les apôtres, est le privilége comme le signe de la vérité ; nulle n'a été plus souvent répétée par les échos du monde, plus multipliée par la traduction en toutes langues ; nulle, par conséquent, n'a franchi plus de frontières et parcouru plus de contrées. Aussi, en entreprenant d'en faire ici l'éloge, sommes-nous découragés, pour emprunter un mot à Bossuet, par l'inutilité du travail : car quelle partie du monde habitable ne l'a pas entendue ? A quoi bon alors parcourir en détail cette collection, depuis les panégyriques de Jeanne-d'Arc et de Saint-Louis, qui révélèrent un nouvel orateur à la France, jusqu'à cette récente Instruction sur Rome considérée comme siége de la papauté, qui a mérité un suf-

frage auquel on rougirait de rien ajouter, le suffrage du Souverain Pontife ? A quoi bon rappeler tant de belles Instructions pastorales, tant de beaux Discours prononcés au sein ou à l'occasion des conciles, et surtout la fameuse Instruction synodale sur les principales erreurs du temps, que nous nous sommes fait l'honneur de défendre nous-mêmes contre de coupables ou maladroites attaques (t. XV, p. 449) ? Qu'il nous suffise de dire qu'on trouvera réunis dans ces deux magnifiques volumes tous les écrits et discours livrés jusqu'ici à l'impression par Mgr l'Evêque de Poitiers, et même quelques discours inédits ou publiés d'une façon incorrecte, qu'il a bien voulu revoir et confier à son honorable éditeur. — Nous n'avons pas à souhaiter heureuse fortune à ces volumes : non-seulement ils ont apporté leurs titres en naissant, comme les privilégiés du monde, mais encore, ils se les sont faits successivement eux-mêmes avant de les présenter réunis aux suffrages et à l'admiration de tous.

J. Duplessy.

31. **LES PLUS BELLES ÉGLISES DU MONDE.** — *Notices historiques et archéologiques sur les temples les plus célèbres de la chrétienté*, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, illustrations par M. K. Girardet — 1 volume grand in-8o de 504 pages plus 34 gravures sur acier hors du texte (1857), chez Ad. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 8 fr.

M. l'abbé Bourassé, que l'on a vu entrer un des premiers dans la carrière de la science archéologique, en aplanir avec tant de bonheur les difficultés, puis écrire tant de pages élégantes, notamment sur les *Cathédrales de France*, ne pouvait poursuivre plus heureusement ses travaux qu'en nous faisant connaître *les plus belles Eglises du monde*. — Nous avons donc ouvert ce magnifique volume avec un empressement bien naturel, et tout d'abord l'introduction nous a frappés, car, à elle seule, elle forme un ouvrage complet : c'est l'histoire de l'architecture écrite avec autant de facilité que de vérité. Après nous avoir montré combien l'art païen avait besoin d'être régénéré par le christianisme, l'auteur nous présente la religion recueillant ces débris anciens, les purifiant, les accommodant à ses besoins, et déployant dans ses temples des richesses jusqu'alors inconnues au monde. Depuis Constantin jusqu'à Pie IX, nous voyons l'art chrétien passer par différentes phases, recevant de nouvelles inspirations, adoptant de nouvelles modifications à mesure que la société, régénérée par la foi, grandit et se développe. Il sait se faire tout à tous ; sa devise semble être celle de saint Paul : *Sapientibus et*

insipientibus debitor sum; déjà les richesses artistiques des Grecs et des Romains ont été admises dans les temples du Dieu du Calvaire : bientôt on y accueillera certains ornements familiers aux nations barbares. La vérité modifiera ses formes extérieures, et ne repoussera pas la variété dans le riche manteau qui l'enveloppe. — C'est avec raison que l'auteur nous montre l'art stationnaire en Angleterre depuis l'invasion du protestantisme : l'erreur n'a pas le don de créer; elle ne peut présenter que des contrefaçons. — M. l'abbé Bourassé n'est pas exclusif : il ne veut pas systématiquement voir le beau seulement dans le roman fleuri du XII[e] siècle ou dans les majestueuses formes ogivales du XIII[e] : il aime les œuvres de ces deux époques célèbres ; et qui ne les aimerait pas? mais, adoptant avec raison le précepte de l'apôtre : *Quod bonum est tenete*, il aime le bon, il admire le beau partout où ils se rencontrent, à Saint-Pierre de Rome aussi bien qu'à Notre-Dame de Paris, à Sainte-Sophie de Constantinople aussi bien qu'à la cathédrale de Pise, à Saint-Marc de Venise comme à Cologne, à Amiens, à Bourges, etc. Il ne laisse même pas deviner ici ses préférences ; ne partageant pas d'injustes préventions, il se garde bien de repousser ce qui n'est pas marqué du sceau de ce que nous appelons avec orgueil notre architecture nationale. — C'est ainsi qu'il met sous nos yeux, en nous les expliquant, les œuvres qu'ont enfantées les différents âges du christianisme et les différents peuples que le christianisme a admis dans son sein : nous pouvons étudier tour à tour les plus beaux monuments des périodes latine et bizantine, romane et ogivale, puis nous voyons paraître les œuvres de la Renaissance et les productions qui l'ont suivie.

Il n'est pas facile de rendre compte d'un semblable travail, composé de près de quarante monographies : il faut se contenter d'une esquisse rapide, d'un coup d'œil jeté sur ce vaste panorama artistique, et d'une simple indication des objets qui le composent. — Avant tout, nous ferons remarquer que M. l'abbé Bourassé ne se borne pas à de simples descriptions archéologiques : il fait l'histoire de chaque monument, de ceux qui en ont déterminé la construction, des architectes qui l'ont dirigée, quelquefois même de l'époque à laquelle ils ont été élevés, etc. C'est comme la philosophie de l'architecture aux différentes phases de son existence. — Il était juste de commencer par l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Sans doute il y avait eu des églises construites auparavant ; pendant l'ère des martyrs, les chrétiens profitaient des moments de paix qui leur étaient accordés,

ser, la liberté de prier, la liberté d'enseigner, et le droit d'user de cette triple liberté sans souffrir aucune diminution dans sa dignité d'homme et de citoyen. Donc liberté absolue, car nul ne peut enchaîner la liberté d'autrui sans tyrannie, ni enchaîner sa propre liberté sans une dégradante abdication ; liberté en tout et pour tous, même pour les *Mormons* et les communistes, le Code civil suffisant à empêcher la polygamie et le partage des biens. — Abailard et Galilée, *obscurantisme du moyen âge* et domination cléricale de la Restauration, Port-Royal et le Collége de France, toutes les déclamations, tous les lieux communs qui ont défrayé le vieux *Constitutionnel*, on est sûr de retrouver cela dans ce livre, avec la fantasmagorie des auto-da-fé et l'étalage de la charité évangélique indignée. M. Jules Simon n'est pas seulement un philosophe ; dans certaines pages il prêche l'Evangile mieux qu'un Père de l'Eglise. — Dire que d'erreurs d'appréciation, ou même matérielles, sont contenues dans ce volume, serait difficile : d'autres, ayant plus de temps et plus d'espace, ont relevé les principales, et d'ailleurs, rien qui n'ait été mille fois réfuté, ou ne le soit encore tous les jours dans les débats de la presse religieuse. Qu'il nous suffise d'avoir donné une idée de ce livre, et pour prémunir nos lecteurs contre ses dangers, et aussi pour montrer à certains catholiques jusqu'où ils seraient entraînés, s'ils s'engageaient trop dans les voies de liberté, de tolérance et de conciliation où le rationalisme les appelle.

J. Duplessy.

35. **MÉLANGES** *religieux, historiques, politiques et littéraires,* par M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*. — Tomes IV, V et VI, 3 volumes in-8° de 614, 726 et 716 pages (1857), chez Louis Vivès ; — prix : 18 fr.

Trompés nous-mêmes par de faux renseignements, nous avons trompé nos lecteurs lorsque nous leur avons annoncé, à propos des trois premiers volumes de cette collection (t. XVII, p. 309), que les trois derniers dépouilleraient leur armure de guerre pour descendre et se renfermer dans le pacifique domaine de la littérature et de l'art. Le fait est qu'ils ont le même caractère que les précédents ; qu'armés, eux aussi, de pied en cap, ils sont toujours en campagne contre l'ennemi du dehors ou du dedans, ne se reposant quelquefois de la lutte que pour murmurer une prière, entonner un chant de victoire, ou répandre sur une tombe les larmes de l'amitié. Il y a une différence pourtant, tout à l'avantage de ceux-ci : la tactique y est plus habile, les faits d'armes plus brillants ; au soleil et dans l'exer-

cice du champ de bataille, le talent a pris plus de force et d'éclat.

Tous ceux qui savent un peu ce qu'est l'art d'écrire ne nous démentiront pas, si nous disons que, parmi les pages échappées à une improvisation de chaque jour, il n'en est pas qui approchent de cette perfection. Celles-ci ont à la fois l'élan, la vivacité de l'inspiration du moment, et la conduite savante et calculée de la réflexion. Abandonnées et contenues, abondantes et sobres, on y trouve tous les charmes de l'imprévu et toute la correction du travail reposé. Médiocrement amateurs du léché, du poli et du doucereux, nous ne sommes pas trop effarouchés de quelques expressions à la mine un peu âpre, comme certaines crudités de langage ne nous font trop faire ni la petite bouche ni la grimace. Adoucir, c'est souvent affadir; polir, effacer muscles et saillies; c'est faire du style académique, mille fois plus éloigné du style des grands écrivains que n'en peuvent être les rudesses de M. Louis Veuillot. Ceux mêmes qui ne voudront pas comparer cette langue avec la langue du XVIIe siècle, bien qu'en ses bons moments elle s'en approche plus qu'aucune autre parmi les écrivains de notre temps, devront lui reconnaître un mérite hors ligne, et mettre M. Louis Veuillot en tête de tous les hommes qui manient aujourd'hui la plume du journaliste.

Le littérateur trouvera donc dans ces volumes une très-attrayante lecture et la matière de fécondes études de style; mais ici l'intérêt du fond est encore supérieur. Voilà les annales politiques et religieuses de dix années (1846-1856), et de quelles années! Des années qui ont précédé, accompagné ou suivi une des plus étonnantes révolutions de l'histoire. Alors que Pie IX, par ses réformes généreuses, semblait devoir ouvrir l'ère de la vraie liberté, de la liberté catholique, il fallait soutenir en France, contre l'esprit démagogique, un combat qui faisait pressentir que tout allait aboutir à des catastrophes nouvelles. Bientôt, en effet, à la Chambre des pairs, M. de Montalembert, à l'occasion de la chute du Sunderbund, prononce sa magnifique oraison funèbre de la liberté, pendant qu'à l'autre Chambre la question des banquets éclate en orgie révolutionnaire. C'est la fin du régime de 1830, pourri dans ses bases, achevant de crouler sous les scandales de la trop féconde année 1847. A la fois prévue et soudaine, la tempête de février emporte un trône et fait éclore la République. — Peu de catholiques regrettaient ce qui disparaissait; tous tremblaient devant un présent et un avenir gros de guerre civile et d'anarchie. La République, seul port ouvert alors aux nau-

fragés, recueillit toutes les épaves, et les catholiques s'y réfugièrent, comme les autres, par nécessité, et avec le désir sincère de tenter l'expérience. L'*Univers*, des premiers, donna son adhésion : il espérait y gagner la liberté de l'Eglise, seul ou principal objet de ses constants efforts ; peut-être même crut-il qu'elle germerait mieux sur les ruines républicaines que sur le terrain du libéralisme bourgeois. Depuis, avec quelle ardeur on lui a reproché son républicanisme de date soudaine, chaud et irréfléchi comme une foi de néophyte, et, par suite, des prévisions fausses, des contradictions ! Hélas ! s'il s'est trompé, c'est avec presque tous les évêques, avec tous les prêtres qui présidèrent au baptême des arbres de la liberté, avec nous tous qui ne pouvons aujourd'hui nous rappeler sans sourire nos pensées et nos conversations d'alors ; et il faut un singulier oubli pour se décharger sur un seul d'une faute que tout le monde a commise. D'ailleurs, ses illusions ne nuisirent pas trop à son courage et à son bon sens : nul ne réclama plus haut et plus ferme contre les circulaires de M. Ledru-Rollin, contre les persécutions religieuses de MM. Carnot et Emmanuel Arago ; nul ne vit plus tôt que lui que du chaos de l'Assemblée constituante ne sortirait jamais un monde. Ce qu'on lui a reproché surtout, c'est de n'avoir pas d'abord prévu l'avenir merveilleux d'un prince qui n'entrait en France qu'escorté des souvenirs de Strasbourg et de Boulogne, et ensuite de l'avoir salué comme un sauveur. Sans doute, dans les nombreux articles écrits sur l'élection de Louis Bonaparte comme Représentant, et sur sa candidature à la Présidence, il est certains mots qu'il vaudrait mieux n'avoir pas écrits, et que M. Louis Veuillot a effacés aujourd'hui par respect ; mais, encore une fois, qui n'en a dit, et surtout pensé davantage ? qui a été plus lent à se prononcer ? si bien qu'à la veille même de l'élection, l'*Univers* tenait encore la balance inflexible entre les deux concurrents ! On ne veut pas comprendre qu'étranger à tous les partis, l'*Univers* ne plaidait que pour la liberté religieuse, soutenait qui la soutenait, attaquait qui l'attaquait, même Louis Bonaparte, par exemple, lorsqu'une lettre fameuse semblait renfermer une menace à l'indépendance du Souverain Pontife.

Un autre terrain sur lequel se divisa plus profondément encore le parti catholique, c'est la loi sur l'enseignement. Cette loi, nul n'en était fort épris, croyons-nous, pas même ses auteurs ; nul, d'un autre côté, ne pouvait prétendre qu'elle n'était pas préférable au *statu quo*. Le tort des uns fut d'en exalter outre mesure les perfections ; le tort

des autres, d'en exagérer les défauts et les dangers. Avec plus de modération et de sagesse des deux parts, on eût conduit l'œuvre jusqu'aux dernières limites du possible, sans vouloir vainement les franchir; on n'eût pas eu, au lieu d'une discussion qui pouvait introduire dans la loi d'utiles améliorations sans engager l'avenir, cette division fatale qui dure encore, qui attriste et décourage tous les cœurs catholiques. — Ainsi faut-il dire de la querelle des *païens* et des *chrétiens*, sur laquelle il était si facile de s'entendre, et qui, pourtant, a élargi le fossé de séparation au point d'en faire un abîme. Quoique pleines de tristesse, ces discussions ne sont pas moins curieuses à relire. Puissent-elles aussi être utiles, et n'aboutir plus qu'à une leçon dont tous ont besoin !

Ainsi marchent ces volumes, tantôt plus religieux que politiques, tantôt plus politiques que religieux. A mesure que le problème républicain se complique de la lutte entre le Président et l'Assemblée, et de la terrible perspective de 1852, chacun propose sa solution et son expédient. C'est d'abord la Fusion, par laquelle l'*Univers* entendait deux choses : la rentrée dans l'ordre de la branche cadette de la maison de Bourbon, la reconstitution sérieuse et sincère du pouvoir en dehors des voies révolutionnaires. On se rappelle les curieux articles, en forme de lettres écrites de Londres, que publia alors M. Veuillot, et aussi comment l'influence de M. Thiers sur la duchesse d'Orléans réussit à faire tout échouer. Thème nouveau de récrimination contre l'*Univers*, qui pouvait bien, ce qu'on ne voulut pas comprendre, adopter le principe légitimiste sans s'enrôler dans ce parti. Du reste, tous ces projets étaient ajournés à l'expiration des pouvoirs du Président, qu'on respectait jusque là. Mais, dans l'intervalle, les partis songeaient à une autre Fusion : la fusion, ou plutôt l'absorption du Président dans l'Assemblée, ou de l'Assemblée dans le Président ; en d'autres termes, une Convention ou l'Empire. L'Empire triompha ! Quel fut le rôle de l'*Univers ?* Au milieu de tâtonnements et d'incertitudes nécessaires, sa thèse fut le besoin que l'Assemblée et le Président avaient l'un de l'autre pour sauver la civilisation menacée, et nul n'a moins contribué à la dissolution du parti de l'ordre et à l'avénement, qu'il redoutait alors, du régime impérial. Une fois le nœud gordien tranché par le 2 décembre, une fois l'Empire fait, a-t-il poussé trop loin son adhésion ? Pour et contre il y a de grands exemples et de grandes autorités ; mais, en France, nous ne connaissons que l'amour ou la haine, l'enthousiasme ou le dénigrement, jamais une prudente réserve.

Nous ne saurions rendre plus détaillée l'analyse de ces volumes. Entre les grandes discussions que nous avons indiquées, on trouve de nombreux morceaux d'un ton différent : des tableaux de genre, des portraits, des notices biographiques, des pamphlets, des articles littéraires, etc., tout cela pétillant d'esprit et de verve, riche de pensée et d'art, quelquefois de délicatesse et de grâce. La collection se termine par les splendides articles inspirés par la guerre d'Orient, et se clot sur la grande nouvelle de la paix. — La paix ! elle s'est faite dans les cabinets des princes et sur les champs de bataille, mais non encore, hélas ! parmi les frères, au sein de la famille catholique ! La plume est plus terrible et plus lente à se déposer que l'épée, les partis sont plus irréconciliables que les peuples, les passions religieuses et politiques plus rebelles à transiger que les intérêts de l'ambition ! Et pourtant, cette paix serait plus désirable que l'autre ; car si la guerre d'Orient nous coûtait du sang et de l'or, elle nous valait honneur et victoire ; celle-ci nous coûte davantage et ne nous vaut que honte et défaite. Comprendra-t-on enfin combien il est bon, combien il est doux que les frères habitent ensemble ? U. Maynard.

36. **MÉMOIRES** *pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIIIe *siècle*, par M. Picot, ancien rédacteur de l'*Ami de la Religion*. — *3e édition, considérablement augmentée d'après les manuscrits de l'auteur et d'autres notes supplémentaires*. — 7 volumes in-8° de XLII 446, 502, 500, 508, 556, 528 et 500 pages (1853-1857), chez Adrien Le Clère et Cie ; — prix : 36 fr.

C'est en 1806 que parut la première édition de cet ouvrage. La seconde fut publiée en 1815 et 1816, en quatre volumes in-8°. La première édition n'était qu'un essai ; la seconde, continuée jusqu'en 1815 et fort améliorée dans toutes ses parties, avait déjà le mérite et l'autorité que tous se sont accordés à lui reconnaître. Cependant l'auteur n'en était pas encore satisfait. Il voyait dans ce livre l'œuvre principale de sa vie ; aussi, pendant vingt-cinq années, il recueillit les plus riches matériaux, soit dans les livres publiés depuis la Restauration, soit dans les intimes confidences des plus illustres personnages de l'Eglise, et sentant sa fin approcher, il renonça à toute autre occupation, même à la publication périodique à laquelle il avait lié son existence, et consacra ses derniers jours à une troisième édition, dont il écrivait, le 28 juin 1841 : « Je » m'occupe de mes Mémoires, et je n'en fais pas mystère ; ce travail » m'intéresse beaucoup. Ce ne sera point proprement une nouvelle » édition, ce sera un nouvel ouvrage. » Cinq mois après il était

mort, et mort, en quelque sorte, sur ce livre, sans avoir pu l'achever. Mais tous ses matériaux existaient, et ils passèrent aux mains du nouvel éditeur, que tout le monde sait être M. l'abbé Lequeux. Ces matériaux ont été utilisés dans cette troisième édition. On y a respecté l'œuvre de M. Picot, et on s'est imposé la loi de ne faire de suppressions que celles qu'il avait lui-même arrêtées, et de ne rien ajouter qui ne fût aisé à distinguer de son texte. Ainsi, tout ce qui appartient à l'éditeur, soit récits, soit notes, est mis entre parenthèses à double crochet. Parmi les suppressions, on avait songé d'abord à celle du quatrième volume, qui n'est qu'une liste chronologique des écrivains du XVIIIe siècle, considérés principalement sous le rapport religieux. M. Picot avait lui-même manifesté cette intention, jugeant que les dictionnaires historiques publiés depuis en grand nombre rendaient cette partie de son travail moins utile. On s'est décidé, cependant, à insérer dans les *Mémoires* les notices sur les hommes les plus célèbres ; puis à terminer chaque volume par une table chronologique très-abrégée des écrivains catholiques, protestants, philosophes, morts dans l'espace compris par le volume même.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction, esquisse d'abord, ensuite vaste tableau historique de la religion et de l'Eglise au commencement du XVIIIe siècle. Ce long morceau, de plus de deux cents pages, appartient à M. Picot ; l'ordre seul en a été disposé avec plus de logique par le nouvel éditeur. Il donne d'abord l'état de la religion en général, et il marque la naissance du philosophisme ; il trace ensuite toute l'histoire du jansénisme, dont la connaissance est si nécessaire à l'intelligence des troubles religieux au XVIIIe siècle ; enfin, il indique l'état de l'Eglise dans chacune des principales parties de la chrétienté, en Europe et dans les Missions. Vient alors le corps de l'ouvrage, c'est-à-dire les *Mémoires* de 1700 à 1800. — L'éditeur a cru devoir arrêter la publication d'aujourd'hui au seuil du XIXe siècle, et réserver pour une publication à part les quinze années que comprenait encore le travail de M. Picot. En développant et en complétant cette partie, il se propose de donner un nouveau travail sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des premières années du XIXe siècle*. — Nous n'avons rien à dire des *Mémoires* sur le XVIIIe siècle, sinon que les opinions bien connues de M. Picot n'ont pas été adoucies par le nouvel éditeur. On le voit toutes les fois qu'il est question du gallicanisme, de la

teur de l'humanité « termine sa carrière pratique, en proclamant » devant le grand Etre son choix définitif du successeur qu'il s'est » donné. » — Par le huitième sacrement le *positivisme* « remplace » la solennité monstrueuse où le catholicisme, oubliant sa destina- » tion pour rester fidèle à sa doctrine, érigeait la rupture de tous les » liens humains en condition nécessaire d'une éternité non moins » égoïste que chimérique. » — Enfin l'incorporation au grand Etre a lieu sept ans après cette consécration suprême en présence du cercueil. Le jugement définitif est alors prononcé. Il y a les élus et les parasites. Les premiers sont conduits « dans un bois sacré qui » doit entourer chaque temple de l'humanité. » Une flétrissure est imprimée aux condamnés : « Le fardeau funeste est porté au désert » des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicidés et les duellis- » tes. » — Cette exposition est terminée par la triomphante déclaration qui suit : « Tous les nobles cœurs, tous les grands esprits, tou- » jours convergents désormais, conçoivent ainsi terminée la longue et » difficile initiation que dut subir l'humanité sous l'empire constam- » ment décroissant du théologisme et de la guerre. Le mouvement » moderne cesse d'être radicalement disparate... Partout le relatif » succède irrévocablement à l'absolu, et l'altruisme tend à dominer » l'égoïsme, tandis qu'une marche systématique remplace une évo- » lution spontanée. En un mot, l'humanité se substitue définitive- » ment à Dieu, sans oublier jamais ses *services provisoires.* » On n'a jamais rien trouvé d'aussi bouffon que ces deux derniers mots. M. Comte a surpassé tous les comiques !

Nous avons fait connaître les points principaux de la religion qui prétend avoir conquis le gouvernement spirituel de notre monde. Qu'on ne s'effraie pas trop cependant : M. Comte nous donne lui-même les résultats de sa propagande : depuis 8 ans il n'a pas encore atteint le chiffre de cent adhérents : les catholiques ont le temps de respirer.

A. RISPAL.

N. B. Cet article était écrit avant la mort de M. Auguste Comte, qui officiait pontificalement chez lui en qualité de grand-prêtre. Nous ne savons pas encore quel successeur il s'est donné. Sans doute on nous le fera bientôt connaître : l'humanité tout entière ne peut rester plus longtemps privée de son chef suprême.

---

42. **LA GRANDE AFFAIRE**, ou *Motifs et moyens de travailler efficacement à son salut, surtout dans les temps d'adoration et de retraite*, par M. l'abbé Ody, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc. — 1 volume in-18 de 188 pages (1857), chez Barrassé, à Angers, et chez Camus, à Paris; — prix : 75 c.

Tous ceux qui ont charge d'âmes vont redoubler de zèle pour déterminer les fidèles à profiter de la grâce du Jubilé, que le Souverain Pontife vient d'accorder. Un des moyens les plus efficaces à employer, serait de procurer de bons livres, surtout à la classe ouvrière, que des doctrines perverses ont égarée. Nous avons lu avec intérêt celui dont nous venons de transcrire le titre; il nous semble propre à réveiller de leur assoupissement ceux qui, uniquement occupés de la vie présente, oublient l'éternité, dont la pensée, cependant, devrait présider à toutes leurs démarches, déterminer tous leurs projets. Ce livre indique ce qu'il faut faire avant, pendant et après un Jubilé, une mission, une retraite, pour en conserver les fruits. On y trouve d'excellentes instructions sur les sacrements de pénitence et d'eucharistie, la messe, les vêpres, et un recueil de cantiques; mais surtout une suite de lectures et de méditations courtes et sérieuses, bien propres à faire sentir aux pécheurs l'horreur de leur état, aux âmes tièdes à quels dangers les exposent les fautes légères qu'elles multiplient si facilement, aux justes combien il importe de profiter des grâces présentes pour avancer et persévérer dans la vertu. — Nous recommandons ce petit livre comme pouvant être très-utile dans les circonstances présentes.

43. **L'ANNÉE LITURGIQUE**, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. — *La Passion et la Semaine sainte.* — 1 volume in-12 de 716 pages (1857), chez Julien, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 3 fr. 75 c.

Dom Guéranger continue avec un zèle infatigable la publication de son magnifique ouvrage, l'*Année liturgique*, dont nous avons entretenu déjà nos lecteurs (t. XIV, p. 306). Chaque année en voit éclore une nouvelle partie, et bientôt le grand édifice sera achevé. Le volume dont nous avons à nous occuper en ce moment forme la cinquième section de ce vaste ensemble; c'est peut-être, par l'importance des matières, le plus beau de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. Il traite de la Passion et de la semaine sainte, par conséquent du plus grand mystère de la religion, de celui qui est le terme et le but de tous les autres, et que, par cette raison, la religion entoure de ses rites les plus imposants et les plus profonds. L'auteur suit toujours la même méthode. Il commence par l'historique des cérémonies dont il traite, il en explique ensuite le sens général; puis il donne le texte même des offices divins, qu'il emprunte à la liturgie romaine, mais en l'accompagnant des plus beaux morceaux que peuvent présenter aux mêmes époques de l'année les liturgies particulières. Le fidèle qui lira ce bel ouvrage connaîtra donc l'origine de ces cérémonies mystérieuses, de ces belles formules liturgiques; il saura comment elles sont venues à nous à travers les âges; il comprendra ce qu'elles signifient

et ce qu'elles expriment ; il saura pourquoi on a choisi tel ou tel passage des livres sacrés ; il en trouvera l'intelligence dans les gloses explicatives ; tous les trésors de la sainte liturgie lui seront livrés ; alors les pompes chrétiennes ne seront plus un vain spectacle pour ses yeux, mais de sublimes enseignements pour son âme ; il ne sera plus, devant ce langage magnifique de la liturgie, comme un homme qui entend sans la comprendre une langue étrangère, ou comme l'ignorant qui voit des notes de musique sans se douter de la suave harmonie que ces caractères inconnus recèlent, ou comme l'animal qui contemple stupidement les cieux sans pouvoir y lire le nom du Créateur. Les cieux racontent la gloire de Dieu, mais pour l'homme seul, pour l'esprit ; à la brute, à la matière, ils ne disent rien. De même des pompes liturgiques.

Inspiré par son grand sujet, jamais, peut-être, le P. abbé de Solesmes ne s'est élevé plus haut, *n'a pénétré plus profondément dans l'intelligence* des mystères. Il a bien raison de le dire, de le répéter sans cesse, il ne le dira jamais assez : rien n'égale la prière liturgique. « Le plus sûr moyen » d'arriver au cœur de Dieu sera toujours d'employer l'intermédiaire de » son Eglise ; et quant aux saintes impressions qui peuvent nous aider à » pénétrer dans les mystères, celles que l'on puise dans les divins offices » sont, pour l'ordinaire, plus fortes et plus sûres que celles que l'on puiserait dans les livres humains. La prière de l'Eglise sera donc la base sur » laquelle s'élèvera tout l'édifice de la piété chrétienne : par là nous imiterons nos pères qui, dans les siècles de foi, furent si profondément chrétiens parce qu'ils vivaient de la vie de l'Eglise par la sainte liturgie » (p. 331). »

Nous exhortons, nous conjurons nos confrères dans le sacerdoce de faire connaître, de répandre l'*Année liturgique*. Ce livre est le plus grand effort tenté de nos jours pour ranimer et éclairer la foi chrétienne, qui s'éteint d'une manière si lamentable.

44. **TROIS ANS AUX ÉTATS-UNIS**, *Étude des mœurs et coutumes des Américains*, par M. Oscar Comettant. — 1 volume in-12 de 364 pages (1857), chez Pagnerre ; — prix : 3 fr. 50 c.

M. Comettant est un artiste musicien, doué du sentiment littéraire, très-facétieux, dirait-on, de caractère, ayant le mot pour rire, et comptant beaucoup sur la gaîté du lecteur pour lui communiquer la sienne. Il est voltairien et ne s'en cache pas ; il a dans sa manière du Théophile Gautier et du Jules Janin, mais non du Balzac. Outre qu'il ne *perce jamais une surface*, comme disait le comte Joseph de Maistre, il n'est pas pessimiste, et si ce panégyrique des États-Unis est, en grande partie, un réquisitoire, l'auteur est jovial toujours, il n'a pas l'air de se douter des coups qu'il porte sous sa forme légère, et il est parfois plus sérieux qu'il ne veut l'être. Qu'on en juge par cette silhouette de l'Américain : — « Ce démo- » crate *honnête et modéré* est, sur toute chose, un homme d'affaires. Quand » il est à son office, il n'y a plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni » ami, ni Dieu, ni diable ; il n'y a que des clients (p. 15). — Dans les

» moindres de ses actions on aperçoit le bout de l'oreille de la *spéculation* » (p. 20). » L'intérêt le domine, il n'estime que ceux qui possèdent, il ne vaut lui-même, dans l'opinion, que ce qu'il a en dollars ou en propriétés. S'il fait banqueroute et qu'il paie largement ses créanciers, malheur à lui ! il est perdu de considération, c'est un maladroit ; s'il s'exécute en payant le moins possible, c'est un habile, honneur au succès ! Et quel dommage que M. Comettant n'écrive pas aujourd'hui son livre ! il nous dirait, avec ce sans-gêne qui lui est propre, comment le Yankee paie ses dettes à l'Europe, comment il bouleverse, par l'effronterie sans pareille de ses spéculations, toutes les Bourses et tous les marchés du continent. Nous lui recommandons, pour une édition prochaine, cette bonne fortune.

L'Américain n'est pas seulement le premier des spéculateurs, il est surtout le premier des *puffistes*. Aux États-Unis, le *puff* est partout : dans le négoce, dans la finance, dans les cultes extravagants qui pullulent, dans les musées, dans les théâtres, dans les journaux, sur les devantures de boutiques. Avec le *puff* on est sûr d'amorcer l'Américain, le plus adroit et le plus naïf des hommes. Qui ne connaît Barnum, ce roi des puffistes? Il a gagné une fortune colossale à se moquer des Yankees, à leur faire croire qu'il montrait, sous la piteuse apparence d'une vieille négresse, la nourrice de Washington ; que Jenny Lind était un ange *descendu du ciel*, etc. Qui ne se rappelle de quel rire inextinguible le bon sens français accueillit ces mystifications de l'Américain, prodiguant ses dollars à un charlatan, et enthousiasmé d'être dupe en payant si cher? En revanche, ne parlez à cet amateur de *puff* ni de belle musique, ni de haute littérature, ni d'un art quelconque dans le sens élevé du mot : il lui faut la grosse farce, les coups de tam-tam, les exhibitions grotesques qui réjouissent le sauvage. Après le comptoir, les tréteaux ou ce qui y ressemble, voilà sa vie.

Est-il au moins passé maître dans le progrès matériel et le culte du comfort? Ici encore, M. Comettant, trouve à redire. Pauvre marine militaire, à qui nous ne savons combien de marines d'Europe pourraient en remontrer ! Et puis des bateaux à vapeur, maisons flottantes où l'on est exposé chaque jour à se briser dans un steeple-chase aquatique, si un bateau anglais se présente qui menace de dépasser d'un mètre le *vapeur* de l'Yankee ; des omnibus incommodes, où l'on a pour coussin le bois des banquettes ; des wagons qui vous emportent d'un vol effréné, au risque de dérailler jusqu'à l'abîme ; de l'eau fraîche au lieu de vin dans les splendides hôtels ; mauvaise cuisine ; des maisons-palais hermétiquement fermées comme de larges tombeaux de familles vivantes ; dans toutes les industries, une exagération de machines qui suppriment la main-d'œuvre, si bien que l'ouvrier d'Europe, arrivant dans une grande ville des États-Unis, s'y place à grand'peine. Voilà quelques-unes des douceurs de la vie de ce peuple, au point de vue de cette matière qu'il fouille et transforme avec une activité dévorante.

Mais l'Américain est libre ! ah ! voilà un grand mot ! or, voici la chose. En sa qualité d'homme indépendant, l'Américain n'ôte pas son chapeau ; il prend à un concitoyen son cigare en pleine rue s'il lui fait envie ; il ne

même, dans lequel, dit-il, les religieuses et les solitaires voyaient « leur véritable directeur (ibid.)? » Et, en effet, Agnès écrivait à une religieuse : « Je crois que vous n'avez guère besoin de la conduite » du dehors, ayant avec vous l'Esprit de vérité qui vous enseignera » toutes choses (t. II, p. 258) ; » et Angélique disait de même : « Je » ne mets point un homme à la place de Dieu (t. I, p. 511). » Vrai protestantisme, encore une fois, ou même déisme à la façon de Rousseau : « Toujours des hommes entre Dieu et moi ! » Voilà pourtant ce que M. Faugère appelle du *stoïcisme*, et même de l'*héroïsme chrétien* (p. XXXI) ! Quoi qu'il en dise, c'est instituer une Eglise au sein de l'Eglise, ou plutôt, c'est se faire l'Eglise soi-même : c'est de l'individualisme pur. — Et M. Faugère, tout en restant soumis, nous le croyons, à l'autorité de l'Eglise, le montre par son exemple, lorsqu'il approuve la conduite des religieuses se refusant à signer que les cinq propositions sont dans un livre latin qu'elles n'ont jamais lu. Délicatesse « d'une conscience profondément sincère et chrétienne, » s'écrie-t-il, qui redoute par-dessus toutes choses de se mentir à » elle-même, en affirmant ce qu'elle ne croit pas ou ce qu'elle ignore » (t. I, pp. XXV et 271, note). » Obstination d'une conscience rebelle, disons-nous à notre tour, qui ne croit qu'à son sens individuel, au mépris de l'autorité de l'Eglise ; orgueil ridicule d'une conscience ignorante, qui se fait un motif de révolte de cette ignorance même qui l'oblige d'autant plus à se soumettre ! Et que deviendrait donc la foi, si l'on ne récitait son *Credo* qu'autant qu'on sait et qu'on comprend par soi-même ?

Ces réserves faites, nous n'avons que des éloges à donner au travail de M. Faugère. C'est à la demande d'une personne qui a employé plusieurs années (elle aurait pu les employer mieux) à rechercher et à transcrire les lettres de la Mère Agnès, qu'il a bien voulu surveiller leur publication et se porter en quelque sorte garant de leur authenticité. A part une trentaine, déjà publiées dans les Histoires et les Mémoires de Port-Royal, ces lettres, au nombre de plus de 750, étaient inédites. Mais elles n'étaient pas difficiles à recueillir, car, à l'exception de quelques-unes appartenant à des collections particulières, elles se trouvaient toutes soit à la Bibliothèque impériale, soit à celle de l'Arsenal. Dans un livre trop peu connu, *la Vérité sur les Arnauld* (Voir p. 235 de notre t. VII), M. Varin avait déjà signalé les 343 lettres de la Bibliothèque de l'Arsenal, dont il était Conservateur. Dans cet ouvrage, où il semble vouloir acheter le droit de

satire contre les Arnauld par l'éloge des femmes de leur famille, il s'est longuement étendu sur tous les genres d'intérêt que présente la correspondance inédite de la Mère Agnès. Après avoir montré cette abbesse comme l'appui et le lien des deux générations représentées par les deux Angélique, la tante et la nièce, il l'a suivie dans ses rapports avec ses religieuses, avec les religieuses étrangères, avec sa famille et ses amies, enfin avec le chevalier de Sévigné, oncle de la célèbre marquise. Ainsi procède à peu près dans son introduction M. Faugère, qui, pour faire ressortir l'importance de sa publication, énumère aussi les plus célèbres correspondants d'Agnès, Pascal et ses sœurs, Mme de Sablé, la duchesse de Longueville, la reine de Pologne Marie de Gonzague, etc. Ces lettres seules peuvent servir à l'érudition historique et biographique, bien qu'elles ajoutent peu à ce que nous savions déjà de ces divers personnages, par exemple, de toutes les singularités de la marquise de Sablé. M. Cousin, cependant, nous n'en doutons pas, en fera son profit dans la prochaine édition de ses livres, sans se croire obligé envers M. Faugère à plus de reconnaissance qu'il ne lui en a précédemment montré. Les lettres à la marquise de Sablé et au chevalier de Sévigné sont aussi les seules qui, par un mélange d'indulgence et de sévérité, d'ironie et de charité, de gravité et de grâce, offrent un attrait littéraire. En général, les lettres de la Mère Agnès sont écrites avec grande incorrection, et ne sauraient être prises pour modèle de style.—La piété, au moins, peut-elle y gagner quelque chose? Il y a là certainement des exemples de vertu et de courage, des leçons de haute spiritualité; mais tout cela n'est pas d'une doctrine très-sûre, par exemple, ce qui est dit du mariage, de la communion, et, en général, de la fréquentation des sacrements (t. I, pp. 38, 45, 54, 98, etc.). Bien que ces lettres soient moins dépourvues de grâce et d'onction que les autres écrits du parti, elles ne gardent guère l'empreinte du baptême spirituel dont saint François de Sales avait marqué leur auteur enfant, et on peut dire d'elles à peu près ce que Bossuet disait de celles de Saint-Cyran : «Elles sont d'une spiritualité sèche et alambiquée; je ne les » défends pas; mais je ne les ai jamais conseillées ni permises. »

U. Maynard.

121. **LES SAINTS LIEUX**, *Pèlerinage à Jérusalem, en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les provinces Danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Malte, la Sicile et Marseille*, par Mgr Mislin, abbé mitré de Sainte-Marie de Deg, en Hongrie, etc. — 3 volumes in-8° de

xxxvi-596, 612, 548 pages plus 13 cartes ou plans (1858), chez Jacques Lécoffre et Cie ; — prix : 24 fr.

122. **HISTOIRE DE LA TERRE-SAINTE**, par D. Mathias-Rodrigues Sobrino, avocat, ancien promoteur fiscal de Madrid, *traduite* par M. L. Poillon, *enrichie de cartes gravées exprès pour cet ouvrage.* — 2 volumes in-8. de xvi-616 et 578 pages (1858), chez H. Casterman, à Tournai et à Paris ; — prix : 12 fr.

Le premier de ces deux ouvrages est incontestablement le meilleur guide du voyageur, du savant et du pèlerin, au milieu des terres arrosées du sang de l'Homme-Dieu. Notre siècle a vu paraître des centaines de publications sur l'Orient. Parmi nos voyageurs, les uns ont visité la Terre-Sainte en touristes, les autres en poëtes, quelques-uns en historiens, beaucoup en rationalistes, peu en chrétiens. De cette confusion d'écrits, presque toujours insuffisants, parfois suspects, rarement pieux, devait naître le besoin d'un livre qui, en faisant la part de l'histoire et de la science, fît aussi celle du sentiment et de la piété catholiques. C'est ce qu'a réalisé avec bonheur Mgr Mislin dans son œuvre devenue populaire dès son apparition, et à laquelle nous avons été heureux de rendre des premiers une justice méritée. (t. XI, p. 39). Le public a ratifié ce jugement : les témoignages les plus flatteurs ont accueilli ce livre, digne en tout de son succès. Mgr Mislin aurait pu, comme tant d'autres, se reposer sur ses lauriers ; mais, par une heureuse fortune, il a eu depuis l'insigne honneur d'accompagner en Terre-Sainte Mgr le duc et Mme la duchesse de Brabant. De là une nouvelle moisson à ajouter aux trésors précédemment amassés ; de là cette nouvelle édition, dont il nous dit lui-même : « J'ai parcouru toute » l'Egypte, la Nubie jusqu'au tropique, la Palestine et la Syrie, » l'Archipel et la Grèce, la Sicile et l'Italie ; j'ai revu la Terre-Sainte » à une époque et dans des circonstances toutes différentes que la » première fois. J'ai été à même de voir de nouveaux lieux, de » mieux observer certaines choses, d'acquérir une plus grande ex- » périence. Au lieu d'écrire un nouvel ouvrage, j'ai ajouté au pre- » mier les connaissances acquises pendant le second voyage ; c'est » pourquoi il est si considérablement augmenté. L'accueil bien- » veillant fait à la première édition a été un encouragement pour » celle-ci. Non-seulement j'ai retouché mon premier travail, mais » je suis continuellement demeuré en relations avec les religieux et » les missionnaires établis en Palestine et dans le Liban, etc. (t. I, p. » xxxiii). » Ainsi, sans être un ouvrage entièrement nouveau, ce livre

est si considérablement augmenté, si complétement remanié, qu'il diffère du premier d'une manière notable. « Tout bien considéré, » écrivait à l'auteur F. Bernardino da Montefranco, custode de la » Terre-Sainte et gardien du saint sépulcre, les *Saints lieux* peuvent » être appelés *description*, *histoire* et *apologie*, d'un égal intérêt pour » l'archéologue, le naturaliste, comme pour l'historien et le géographe. » La piété y a aussi une large part dans toutes ces réflexions éparses » dans le cours de l'ouvrage, si opportunes, si sobres, et d'un si puis- » sant encouragement à la pratique des plus nobles vertus de » notre religion..... Nous qui nous trouvons sur les lieux, nous » sommes à même d'apprécier votre ouvrage comme il le mérite, et » d'en connaître toute l'importance (t. I, p. v). » La description du Liban, l'étude sur les Maronites, la mission protestante à Jérusalem, le voyage sur les bords du Jourdain et de la mer Morte, renferment des pages pleines d'intérêt, et supposent des recherches sérieuses au point de vue et des sciences naturelles et de l'histoire. Mgr Mislin ne s'est pas borné à glaner dans les œuvres de ses devanciers ; tout en profitant de leurs travaux, il a cherché à unir partout la piété et la science au charme des impressions et des aventures du voyageur. C'est le double caractère de ce livre, l'un des plus intéressants que nous connaissions. Les soins donnés à l'impression en font un des plus beaux qu'on ait publiés depuis longtemps.

Celui de D. Sobrino, également très-bien imprimé, en est, en quelque sorte, le complément naturel. Comme son titre l'indique, c'est moins un voyage qu'un précis historique de tout ce qui s'est passé de remarquable dans la Terre-Sainte, depuis l'origine du monde jusqu'à ces derniers temps. La description des saints lieux, et principalement des sanctuaires de la Palestine, n'occupant guère que la moitié du second volume, semble presque un accessoire. Après avoir présenté, en huit chapitres, une *histoire abrégée* du peuple hébreu, l'auteur donne une étude sur le *passage du judaïsme au christianisme*. La cosmogonie de Moïse, le péché originel et la rédemption, les traditions primitives, la révélation, les prophètes et l'unité de la religion, y sont rapidement mais solidement traités. Un précis abrégé de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ sert comme de transition à une étude sur le christianisme. Tout ce qu'il dit sur l'établissement de l'Eglise, sur la raison et sur la foi, sur la philosophie, la religion, la science humaine, est bien écrit et bien pensé ; quelques métaphores un peu forcées rappellent seules assez souvent

le génie et la littérature espagnole. — La ruine de Jérusalem, les saints lieux aux premiers temps du christianisme, l'histoire de la Terre-Sainte depuis Constantin jusqu'à l'époque des croisades, les croisades, l'établissement en Terre-Sainte des religieux de l'observance de Saint-François, leurs travaux et leurs souffrances dans la garde des lieux saints, l'œuvre pie des saints lieux, tel est le sommaire de la partie historique, occupant près d'un volume et demi. — La partie descriptive comprend la visite des saints lieux, et des plus curieux monuments et sanctuaires de la Palestine. Il faut bien l'avouer, ce dernier travail n'a pas dû coûter beaucoup à l'auteur. Le fond en est emprunté à M. Poujoulat, au P. José de Areso, mais surtout au P. Castillo, qui visita Jérusalem au XVII[e] siècle. Nous regrettons que D. Sobrino se soit contenté de transcrire le récit *incorrect* et *maintenant inexact* du P. Castillo (t. II, p. 345); les notes empruntées à divers auteurs, dans le but de commenter ou de corriger le texte de ce voyageur oublié, rendent cette lecture plus pénible encore. — La traduction, généralement facile, est souvent assez négligée, et renferme parfois des tournures complétement étrangères à la langue française; qu'on en juge par cette phrase : « Lorsque la doctrine de Jésus-Christ » leur paraissait un scandale, à eux qui conservaient les traditions de » la vraie religion, quelles opinions devaient donc régner sur le reste » du monde, *perdu qu'il avait le fil de ces traditions*, et privé qu'il » était de la lumière de la révélation primitive (t. II, p. 264). » — En somme, cependant, cette *Histoire de la Terre-Sainte* est un bon livre, utile surtout au point de vue des recherches historiques.

J. DUPLESSY.

123. **MÉMOIRES ET JOURNAL DE L'ABBÉ LE DIEU** *sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes, et accompagnés d'une introduction et de notes,* par M. l'abbé GUETTÉE. — 4 volumes in-8° de CLXXXIV-296, 496, 448 et 436 pages (1856-1857), chez Didier et Cie ; — prix : 24 fr.

II. LE HÉROS.

Avant tout, rappelons ce que nous disions le mois dernier (p. 214), des *Mémoires* et du *Journal*. D'un côté, le vrai portrait de Bossuet ; de l'autre, quelquefois une sorte de caricature. Dans les *Mémoires* revit le Bossuet que connaît le monde ; dans le *Journal* l'admiration se trouve à chaque instant désorientée, et craint de s'être trompée d'objet de culte. Dans les *Mémoires* nous avons toujours le prêtre,

l'évêque, le docteur, le Père de l'Eglise, et quelque chose de plus, la simplicité et la foi du fidèle et de l'enfant; c'est l'aigle encore, et aussi le cygne et sa douceur, la colombe et sa tendresse; l'admiration n'y perd rien, et l'affection y gagne beaucoup; dans le *Journal*, c'est l'homme, et l'homme seul; l'homme non-seulement avec sa sagesse toujours courte par quelque endroit, mais presque uniquement avec ses infirmités et ses faiblesses. — Nous ne voulons point ici refaire le portrait du Bossuet des *Mémoires*, mais bien en fixer quelques traits que ne puissent effacer ni obscurcir les tristes recherches du *Journal*, nous en imprimer dans l'esprit et dans le cœur une image qui résiste à toutes les ombres.

Avec tous les dons de l'âme et du corps, *toute la beauté du* visage, les manières et les grâces les plus engageantes, un esprit orné de bonne heure de la plus pure fleur des deux antiquités, un cœur plein de bonté, de douceur et de tout ce qui attire, en un mot, avec tout ce qui est propre à plaire au monde, le jeune Bossuet s'attache aussitôt à la piété, à la doctrine, à la foi et au service de l'Eglise. Dès le berceau, en quelque sorte, il est consacré, et dans le jeune lévite on voit déjà le prêtre et l'évêque. Désormais, à quelque point de vue qu'on le considère, une ligne droite et inflexible conduit du commencement à la fin. La modestie de l'enfant est le reflet de cette inaltérable innocence dont les beaux cheveux blancs du vieillard seront plus tard le symbole et la couronne. *Eliacin fait* pressentir Joad avec son zèle ardent pour Dieu et pour la loi, et Joad demeure toujours Eliacin avec son goût du temple, des cantiques sacrés, des saintes cérémonies. Toujours il aima l'office de l'Eglise, le chant des psaumes, chantant fort bien lui-même, d'une voix douce, sonore, flexible, mais aussi ferme et mâle (t. I, p. 45). Il était touché des cérémonies extérieures comme le plus simple enfant de l'Eglise, et ne pouvant donner pour modèle la gravité, la modestie angélique plutôt qu'humaine, qu'il apportait lui-même dans l'administration des choses saintes (ibid., p. 187), « il » proposait à tous l'exemple de ceux qui servaient aux autels avec » édification (ibid., p. 29). Egalement éloigné de toute singularité » des petites dévotions, attaché au contraire à l'esprit de l'Eglise et » à ses pratiques générales, tout était grand et sérieux en lui (ibid., » p. 30). » Grégoire et Basile ne connaissaient à Athènes que deux chemins, celui du temple et celui de l'école : tel était Bossuet : il ne quittait la maison de Dieu que pour son cabinet, les of-

impatiences (ibid., pp. 9, 11) ! Cependant Bossuet semble renaître à la vie, et il lui échappe une parole de joie : Le Dieu la transcrit avec ironie. Joie toute religieuse pourtant, car aussitôt il demande une lecture de l'Evangile, qu'il interrompt en disant : « Voilà toute ma » consolation ; » mais cela est trop élevé pour Le Dieu, qui commente et dénature ainsi : « Il y a plaisir à l'entendre parler de sa santé en » des termes qui expriment l'amour de la vie, et il est assez étonnant » que la méditation continuelle de l'Evangile n'ôte pas ce sentiment » (ibid., pp. 16, 17). » Voilà comme Le Dieu trouve le moyen de tout corrompre ! Ainsi encore, tout en nous montrant, d'un côté, Bossuet occupé à dicter des réflexions sur le psaume 21, qu'il regardait comme une préparation à la mort et dont il faisait depuis longtemps son entretien et sa méditation, il nous le peint, de l'autre, s'accoutumant à monter et à descendre, pour se mettre en état d'aller chez le roi. Alors, usant de la formule dont il recouvre ses plus grossières impertinences : « Dieu soit loué de toutes choses, s'écrie-t-il, et qu'il » lui plaise de donner un bon conseil à un homme si sage (ibid., p. » 18) ! » Il ne peut croire à aucun sentiment élevé. « Avec sa rési- » gnation à la mort, écrit-il encore, M. de Meaux est fort occupé de » se bien porter, et ne veut manquer de rien ni se faire aucune » peine. » Puis le refrain ordinaire : « Dieu soit sa consolation et sa » joie (ibid., p. 35) ! » Et pourtant, quel grand tableau il y aurait eu à faire de la dernière maladie et de la mort de Bossuet, par exemple, de cette scène sublime, où l'illustre docteur, avant de communier en viatique, récita, avec une force et un courage admirables, le *Crédo*, qui était comme son chant final de triomphe, car il rappelait et résumait les combats et les victoires de sa vie (ibid., p. 82) ! Mais il est des âmes que le poids de leur nature empêche de s'élever, à moins d'un extrême et rare effort, à ce qui est grand ; et alors, au lieu de fermer à tous regards cette sphère d'infirmités où les plus forts sont partiellement condamnés à vivre, c'est ce qu'elles se plaisent à découvrir, les unes par impuissance de faire autrement, comme l'abbé Le Dieu, les autres par envie, trouvant une sorte de consolation de leur petitesse à s'écrier avec Pascal : « S'ils sont plus » grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les » pieds aussi bas que les nôtres... et s'appuyant sur la même terre ; » et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus » petits, que les enfants, que les bêtes. »

Il resterait à suivre Bossuet, sur les indications du *Journal*, dans

les questions religieuses ; mais ici nous ne pouvons le séparer de l'éditeur, M. l'abbé Guettée. Triste destinée de ce grand homme ! Embarras de ses admirateurs ! A peine tiré du dénigrant caquetage de l'abbé Le Dieu, le voici qui retombe sous les éloges bien plus compromettants du moderne héritier des jansénistes ! Trop cruelle expiation des imprudences d'un cœur trop simple ! Pendant vingt ans, Bossuet consent à rester sous l'œil curieux d'un domestique dont l'indiscrétion le trahit au jour le jour, et pendant presque toute sa vie, lui si ferme dans la vérité, il ménage des hérétiques qui cherchent à s'abriter sous l'autorité de son grand nom, et qui, dans la postérité, s'efforcent de river leurs erreurs à sa mémoire ! Dans notre dernier article, nous ne négligerons rien pour briser cette chaîne, et pour délivrer Bossuet de M. l'abbé Guettée, comme déjà nous croyons l'avoir débarrassé de l'abbé Le Dieu. U. MAYNARD.

124. **UNE PAROISSE VENDÉENNE** *sous la Terreur, dédié à S. A. R. Mme la duchesse de Berry, par son dévoué et fidèle serviteur,* comte DE QUATREBARBES. — *4e édition, corrigée et augmentée,* 1 volume in-12 de VIII-352 pages (1857), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 2 fr. 50 c.

Que de nobles pages ont été écrites sur la Vendée et ses *guerres de géants,* comme les appelait Napoléon ! Et pourtant, l'intérêt qui s'y attache n'est pas épuisé ; il y a encore tant à dire et sur la barbarie des vainqueurs et sur l'héroïsme des vaincus ! Ce n'est point là une de ces guerres civiles que le patriotisme n'aborde qu'avec des souvenirs attristés : on est ici en présence d'une des plus magnifiques protestations de l'honneur, de la fidélité, de la religion surtout. Remercions donc M. le comte de Quatrebarbes d'avoir écrit avec son cœur de vendéen un beau volume sur cette épopée. Son mérite spécial, c'est d'avoir groupé autour d'une paroisse des faits immortels : Chanzeaux est comme le centre d'où rayonne sur toute la Vendée le feu sacré du courage. René Forest, Legeay, et d'autres jeunes gens de cette commune, donnent le signal ; la partie supérieure de l'Anjou s'embrase ; le général en chef Cathelineau fait des prodiges avec sa foi et sa vaillance. Le 15 mars 1793, Cholet succombe ; Châlonne est pris, et aussitôt de Fontenay à Nantes, de Parthenay et de Bressuire aux bords de la Loire, pas une commune qui ne prenne les armes. M. de Bonchamps commande sur les rives du fleuve ; d'Elbée, Cathelineau et Stofflet se partagent le Haut-Anjou. Par un étrange retour de fortune, les républicains reprennent Cholet ; les colonnes vendéennes se brisent contre cette ville ; il faut passer là

Loire, et alors éclatent sur la place de Saint-Florent une douleur et une confusion lamentables. Que faire? Deux partis se présentent : soulever le Maine, la Bretagne, la Basse-Normandie, appeler à soi un prince français et toute l'émigration belliqueuse, puis marcher sur Paris, et opposer du moins à la Convention des armées invincibles, voilà ce que plusieurs conseillent; mais l'Angleterre enverra des secours; ces promesses illusoires séduisent; on doute de soi, et l'on compte sur la foi britannique; erreur capitale, d'où naissent les revers.

Il est vrai, Henri de La Rochejaquelein anime tout de son ardeur; mais Cathelineau et Bonchamps ne sont plus; les blessures de Lescure laissent peu d'espoir, et le sort de d'Elbée est incertain. C'est pourquoi les regards se tournent, inquiets à la fois et confiants, vers le rivage où la flotte britannique doit paraître. Les Vendéens vont à Granville; ils sont trompés dans leur attente et reviennent. C'est avec tristesse qu'on voit ce généreux sang inutilement versé. Il faut retourner vers la Loire. Sur la route on culbute l'ennemi; on arrive par une série de victoires sous les murs d'Angers; mais ici la fortune trahit les héros, et alors commence ce drame douloureux qui se continue au Mans, à Savenay, et s'achève à Nantes par les effroyables proscriptions de Carrier, dans la Vendée entière par les dévastations des colonnes infernales. Toutefois, l'insurrection se ravive : Stofflet et Charrette, quoique divisés, balaient encore du sol vendéen les armées de la Convention. Ils traitent avec elle, en 1795, de puissance à puissance à La Jaunais et à Saint-Florent, reprennent les armes quand la perfidie républicaine déchire ces traités, meurent tous les deux noblement, et laissent à leurs frères le soin de les venger. Le soulèvement de 1799 apprend au Directoire, comme celui de 1793 l'avait appris à la Convention, que ce n'est point avec le fer et le feu, mais avec la justice qu'on pacifie la Vendée, et c'est au premier Consul qu'il est réservé de le comprendre.

Voilà le cadre émouvant de ce récit. Sans avoir l'intention d'être complet, l'auteur esquisse néanmoins à grands traits les guerres vendéennes; on en suit facilement les péripéties sur l'excellente carte qui termine le volume. M. de Quatrebarbes a mieux fait encore, et c'est ici la partie vraiment neuve de son travail : il a détaché des généralités de ces champs de bataille des figures peu connues; il a glorifié des héros plébéiens dont le dévouement, avant lui, n'avait pas encore retenti dans l'histoire; il a prodigué les épisodes inédits,

et nous a fait assister pour la première fois à bien des scènes attendrissantes ou sublimes. — Voici, après la bataille du Mans, la touchante histoire de Mme de Fromental ; voici le massacre de Chanzeaux, quand la Vendée, après le désastre de Savenay, n'est plus qu'un désert entouré d'une ceinture de feu ; dans cette mare de sang, de saintes femmes tombent à genoux sans verser une larme, se tournent vers la vieille église, et se rangent autour de la fosse du supplice au chant du *Salve Regina* ; voici encore une suave monographie d'un prêtre vendéen, l'abbé Soyer, et la description attendrissante et grandiose d'une première communion dans un pré de la métairie de Fruchaux. Ces tableaux parlent à l'âme et la soulagent. Ce sont comme des oasis pleines de fraîcheur et de parfums, dispersées sur une terre que le feu dévore en d'horribles temps.

Après la campagne de 1815, M. de Quatrebarbes termine l'Iliade vendéenne et commence une Odyssée. Il nous parle de son pays avec une douce chaleur aisément communicative. Ici le charme naît du sujet plus encore que de la manière. Bien des gens ne savent pas qu'en un coin de la France se maintiennent inviolables, dans la candeur et la pureté du foyer domestique, dans la simplicité fière du labeur des champs, tous les types d'honneur de la vieille France, toutes les vertus intrépides et modestes de l'âge d'or chrétien. Le souffle empesté de nos villes n'a pas atteint, si pénétrant qu'il soit, cette virginité de sentiments et d'habitudes. Là se conservent, sous l'aile de la foi et de la charité catholique, les traditions de respect, de loyauté antique, de piété féconde en belles œuvres, de fidélité sans tache à la foi jurée. M. de Quatrebarbes, suivant son heureuse coutume, a personnifié la grandeur vendéenne en quelques âmes d'élite. Ce sont d'abord des gentilshommes moins nobles par le sang que par le cœur : le chevalier de Caqueray, le général d'Armaillé, le marquis de Grignon. C'est ensuite un soldat vendéen, M. Vallée, capitaine des chasseurs de Stofflet et chevalier de Saint-Louis, en qui respire la sainteté chevaleresque des Cathelineau et des René Forest ; ce sont aussi quelques dames vendéennes, MMmes de Cambour et de La Paumelière, anges proscrits dont les malheurs vaillamment soufferts ont un intérêt romanesque. — On sent que l'écrivain se complaît dans ces souvenirs ; on reconnaît que de telles vies sont une leçon pour nos mœurs énervées, non moins qu'un attrait pour tout ce qui nous reste de générosité et de grandeur. Puisse donc ce bon et beau livre être populaire ! La politique ne l'a point

dicté ; toutes les opinions honnêtes se rencontrent et s'embrassent sur ce terrain neutre de l'honneur. Aussi, M. de Quatrebarbes ne s'oublie jamais jusqu'à ne pas reconnaître dans les soldats républicains ce qui les honore. Il estime Kléber, Hoche et Marceau ; il ne flétrit que le crime ; il loue le bien partout où il brille. Ce n'est pas l'indignation, encore moins la haine, c'est la vérité et la loyauté qui ont conduit sa plume. GEORGES GANDY.

125. **DERNIÈRES PAROLES** *avant tombe d'un gros sou démonétisé, publiées* PAR LUI-MÊME. — 1 volume in-12 de 256 pages (1758), chez Guillaumin et Cie ; — prix : 2 fr. 50 c.

Les *Dernières paroles du gros sou démonétisé* sont tout simplement l'histoire de la monnaie, servant de passeport aux idées d'économie financière de l'auteur qui fait parler le *gros sou.* La forme donnée à ce traité est originale et intéressante ; le *gros sou* parle avec clarté, et ne manque pas d'assaisonner ses leçons d'un certain sel, qui les rend agréables, et par conséquent plus séduisantes ; mais toutes ses opinions sont-elles vraies? là est la question, qui reste tout entière. En tout cas, nous n'aimons pas à le voir diminuer, par une réflexion peut-être contraire à la vérité historique, l'horreur qu'inspire la Terreur de 1793 (p. 9) ; nous n'aimons pas l'exagération, — naturelle sans doute dans la bouche d'un *sou,* mais qui ne cesse pas d'être une exagération, — qui fait de l'argent presque l'unique agent de la civilisation (pp. 17, 97, etc.), et le fondateur de la société (p. 25) ; nous doutons que, grâce à l'argent, la vie du peuple soit maintenant meilleure et à meilleur marché (p. 97) ; nous ne savons si les idées de notre *sou* sur les douanes (p. 32) et sur le libre-échange (pp. 153 et suivantes, p. 234, etc.) sont bien justes. Enfin, notre *gros sou* est libre-échangiste, ses *dernières paroles* sont l'apologie du libre-échange ; le libre-échange prêché, recommandé, prôné, exalté, voilà tout le livre. — En nous plaçant au point de vue exclusif de la religion, nous n'avons rien à dire contre les conclusions de ce *gros sou ;* en nous plaçant au point de vue de l'intérêt national et de la vérité économique, nous aurions trop à dire, et nous ne pouvons entrer ici dans une longue dissertation d'économie politique. Mais il nous semble dangereux de répandre dans le peuple des livres qui peuvent le porter à attribuer à un défaut dans les institutions politiques ce qui n'est qu'un mal nécessaire. La question du libre-échange est très-controversée ; la livrer au jugement des masses, c'est vouloir la trancher révolutionnairement. J. CHANTREL.

126. PAYSAGE. — *Dieu, la nature et l'art*, par M. A. Mazure. — 1 volume in-18 de VIII-266 pages (1858), chez Jules Tardieu; — prix : 1 fr.

Ce livre est, à proprement parler, une philosophie du paysage. Mais comme il est difficile de toucher au domaine de l'art sans l'embrasser bientôt tout entier, il est aussi une philosophie de la peinture, de la poésie dans toutes ses formes ; en un mot, une esthétique générale. Cependant, — et c'est là son unité, — toutes ses considérations sont ramenées à la philosophie de la nature, qui, en tant qu'elle réfléchit les perfections divines, est le paysage de Dieu, et, en tant qu'elle est reproduite par le peintre, est le paysage de l'homme. — Oui, la nature est le paysage de Dieu, l'art de Dieu, suivant le beau mot de Dante ; c'est-à-dire que, sous ses voiles visibles et transparents, elle révèle à l'homme les perfections invisibles de la divinité. — Mais ce paysage de Dieu, il n'a pas seulement été ordonné à l'homme de l'admirer, il lui a été permis de l'imiter, de le reproduire par sa création propre : de là le paysage du peintre. — Or, comment le reproduire? Ici les théories et les écoles divergent. Il y a la théorie et l'école de l'idéal, il y a la théorie et l'école du réel. L'artiste, disent les uns, ne saurait imiter la nature sans la conception du beau idéal, qui est pour lui la loi qui juge, le sens qui pénètre le symbolisme, l'aile qui enlève de terre dans les vastes domaines de l'inspiration. Cependant, ajoutent-ils, comme l'idéal ne se manifeste que par des formes sensibles, l'artiste, tout en ayant toujours présente la beauté intérieure, devra s'éprendre pour la beauté extérieure d'une passion vive et toujours renaissante. En un mot, il y a deux règles, deux lois inséparables : l'une est l'idéal, l'autre est le réel. De ces deux lois, le réalisme n'en veut qu'une. Il a la sensation de la nature : pour lui tout est là ; et il oublie qu'il faut en avoir encore l'intelligence et le sentiment. Il poursuit le vrai, et il oublie que par delà cette vérité qu'il poursuit, il en est une autre plus vraie encore : la vérité en soi, la vérité sans voiles et sans limites, l'idéal divin. D'ailleurs, dans ses imitations, dans sa reproduction, si fidèle qu'elle soit, de la nature, il sera toujours vaincu par la nature même, et sa copie sera toujours dédaignée pour l'original étalé à tous les yeux. La nature est un livre dont l'art doit, non pas transcrire matériellement et servilement les pages, mais interpréter le sens mystérieux. C'est un rideau auquel il ne s'arrêtera pas comme à la seule réalité, mais derrière lequel il découvrira une réalité supérieure.

Ces principes posés, M. Mazure en fait l'application à la théorie

quable, et même fort utile, en tant qu'il est le dernier mot, sur beaucoup de points, d'une science solide, et, sur d'autres, le résumé des plus sérieuses objections à l'encontre de nos idées. C. MILLÉ.

166. **LETTRES DE SAINT AUGUSTIN**, *traduites en français et précédées d'une introduction*, par M POUJOULAT. — 4 volumes in-8° de LXIV-492, 512, 586 et 608 pages (1858), chez L. Lesort ; — prix : 24 fr.

Les Lettres de saint Augustin non-seulement portent le cachet particulier de son génie, mais, pour parler avec M. Poujoulat, sont tout saint Augustin lui-même. « Au milieu du travail destructeur » de l'hérésie et de la tristesse des mauvais jours, en présence de » l'invasion croissante des Barbares et de la nuit qui menaçait le » monde, les Lettres de saint Augustin s'en allaient dans toutes les » parties de l'Afrique romaine, dans tout l'Orient, en Espagne, » dans les Gaules, en Italie, à Rome ; c'étaient presque toujours des » réponses à des questions posées, qui intéressaient fortement les » hommes de ce temps (t. I, p. VII). » Ces Lettres frappent surtout par la variété des sujets, par la vivacité lumineuse du style, par l'élévation des idées. Si le grand Evêque d'Hippone sacrifie parfois au mauvais goût de son temps, par une trop grande recherche des jeux d'esprit et de l'antithèse, il sait, du moins, s'y soustraire toutes les fois que son sujet grandit. Réduit aux ressources d'une latinité tombée en décadence, il prend ce qu'il trouve, mais il l'anime et il l'élève presque toujours à la hauteur de ses pensées.

Ces Lettres ne se présentent pas dans l'ordre des matières, mais dans l'ordre des dates ; celles dont les dates sont restées inconnues sont réunies à la fin. M. Poujoulat, dans sa traduction, a eu l'heureuse idée de donner un sommaire qui permet au lecteur de se reconnaître et de juger d'avance ce qui peut l'intéresser sur chaque matière. Souvenirs de ses premières années, au moment où il délaisse le monde des sens pour faire connaissance avec les choses invisibles; tendres avertissements à son ami Licentius ; lettres à saint Paulin de Nole, et à saint Jérôme, son antagoniste et son ami ; conseils aux évêques et aux moines ; discussions avec les défenseurs du paganisme expirant ; réponses aux difficultés qu'on lui adressait de toutes parts sur les matières si importantes et si discutées du libre arbitre, de la prédestination et de la grâce, tels sont les sujets ordinaires de cette vaste correspondance, dans laquelle on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, du génie ou de l'activité infatigable de

celui qui embrassait dans son zèle dévorant l'Eglise tout entière. M. Poujoulat, dans une très-belle introduction, nous retrace l'infinie variété des Lettres de saint Augustin, et l'immense intérêt qui s'y attache, au double point de vue des mœurs du temps et de l'histoire.

Il n'existe qu'une seule traduction de ces Lettres, publiée il y a près de deux cents ans; mais en présence d'une œuvre aussi imparfaite, dans laquelle la paraphrase se substitue au sens de l'original, M. Poujoulat, malgré la difficulté de l'entreprise, n'a pas dédaigné le rôle ingrat de traducteur. « Nous avons toujours traduit en allant » droit à l'expression, dit-il, sans toutefois oublier que nous écrivions » en français. Nous l'avouons, autant nous sommes peu sympathi- » ques à la paraphrase à travers laquelle s'évapore tout le parfum du » texte, autant nous éprouvons de l'éloignement pour ces procédés de » traduction qui, sous prétexte d'exactitude, aboutissent à la barba- » rie du langage (ibid., pp. IV-V). » C'est, en effet, le caractère général de sa traduction : il rend le latin avec tant de facilité et d'aisance, qu'on croirait lire une œuvre originale. Les simples lettres d'affaires ou d'amitié sont traduites exactement et avec un rare bonheur d'expression. Un puriste qui jugerait cette traduction comme une version d'écolier, pourrait cependant trouver certaines expressions omises, des difficultés habilement tournées, des gradations incomprises. Quant aux lettres philosophiques ou théologiques, l'auteur en avait compris d'avance la difficulté, et nous ne pouvons affirmer qu'il ait évité tous les écueils. Ainsi, en comparant son texte avec celui de l'original, il est facile de voir qu'il s'est donné une assez libre carrière. Généralement fidèle, même dans les passages qui offrent une certaine difficulté, il tourne peut-être trop aisément les obstacles qu'il rencontre sur son passage. Dans la lettre 140ᵉ, par exemple, saint Augustin dit : *Potest enim adhibere* (*mundi hujus quilibet magnus perfectusque contemptor*) *vigilem rationem*, *quum amisit bona quæ extrinsecus sunt, et ab animo sapientis*, QUI EX CUPIDITATE NON HÆRET, *sine dubio longe sunt ; et non curare quod patitur*, *quia nec patitur* (Ed. bénedict., 1700, col. 329, § 33, lin. 20). M. Poujoulat traduit : « Il a sa raison qui veille, lorsqu'il perd des » biens extérieurs et qui sont si loin du cœur d'un sage; il ne se met » pas en peine de ce qu'il souffre parce qu'il ne souffre rien (t. III, » p. 32). » 1° Les mots *qui ex cupiditate non hæret* sont entièrement oubliés ; 2° *il ne se met pas en peine* ne rend pas exactement le sens de ces mots, *potest non curare quod patitur*, il peut ne pas se

mettre en peine. Saint Augustin ajoute : *Quoniam vero amittit præcipua corporis bona, id est*, CORPORIS VITAM AD SALUTEM, *jam tribulatio proxima est animi bonis quibus ipse* INTUS TANQUAM CORPORIS DOMINUS EST. M. Poujoulat traduit : « Mais quand il perd les principaux biens du corps, la santé et la vie, l'affliction menace les biens de l'âme, par lesquels le sage règne sur son propre corps (ibid.). » 1° *La santé et la vie* ne rendent pas *corporis vitam ad salutem*; la difficulté est tournée ; 2° le dernier membre de la phrase nous paraît un contre-sens : ne fallait-il pas dire que par ces biens de l'âme, le sage règne sur son âme comme sur son corps? *intus* est une antithèse de *corporis*. Saint Augustin continue : *Quid facit* QUALIBET RATIONE, *qui non doleat quum corpus vulneratur aut uritur, cui tanto implicatur consortio, ut pati possit, non dolere non possit* (ibid.). M. Poujoulat traduit : « *Y a-t-il une raison assez forte* pour nous préserver de la douleur si on nous déchire ou si on nous brûle le corps ? Telle est son union avec l'âme, que celle-ci souffre nécessairement quand l'autre souffre (ibid.). » 1° *Y a-t-il une raison assez forte* n'est pas le sens : *ratione* ici signifie *moyen*. Il fallait dire : *Par quel moyen viendra-t-il à bout de ne pas éprouver de douleurs*, etc. ; ou : *Comment n'éprouverait-il pas de douleurs*, etc. ; 2° *Telle est son union avec l'âme, que celle-ci souffre nécessairement quand l'autre souffre*, ne rend pas *ut pati possit, non dolere non possit* : il fallait faire contraster le *pati possit* du corps, c'est-à-dire les sensations de souffrances physiques, avec le *non dolere* de l'âme, c'est-à-dire avec la douleur, impression exclusive de l'âme. — Maintenant, comment comprendre cette phrase de la page 48 du même tome III? « C'est cette crainte servile que la seule terreur des peines éloigne du mal. » *Une terreur qui éloigne du mal une crainte servile*, ne nous paraît ni théologique, ni français, ni clair. La suite immédiate n'est guère plus intelligible, si on la compare au latin, dont la pensée ne paraît pas avoir été suffisamment saisie, surtout dans l'enchaînement des idées. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de multiplier ces exemples. — Du reste, traduire saint Augustin n'est pas une entreprise facile. Les questions qu'il agite, souvent empruntées aux parties les plus ardues de la philosophie et de la théologie, la grandeur de son génie, qui sonde avec une facilité prodigieuse tous les mystères du dogme et de la morale catholique, le caractère de son langage, naturellement subtil, sont autant de difficultés, parfois presque insur-

montables, même pour le plus intelligent des traducteurs. Nous doutons qu'une vérification aussi scrupuleuse, faite sur les Lettres qui traitent de la prédestination et de la grâce, puisse être favorable à un travail qui ne demande pas seulement de l'intelligence et de la facilité dans le langage, mais les connaissances théologiques les plus approfondies, les plus variées et les plus suivies. La lettre 157e, qui répond à diverses questions sur la grâce et sur le libre arbitre, nous a cependant paru assez exacte ; la traduction, toujours élégante, sans être littérale, ne laisse guère à désirer qu'une plus grande précision théologique. — Quoi qu'il en soit, le travail de M. Poujoulat est une œuvre aussi intéressante que hardie ; s'il est facile de le critiquer, il le serait beaucoup moins de le surpasser, ou même de l'égaler. C. Poussin.

167. MANDEMENTS *et* **DISCOURS** de Mgr Landriot, Evêque de La Rochelle et de Saintes.—*Années* 1856-1857. — 1 volume in-8° de vi-302 pages (1858), chez J. Deslandes, à La Rochelle, et chez Charles Douniol, à Paris ; — prix : 4 fr. 50 c.

Encore une de ces pages de l'histoire contemporaine de l'Eglise de France, à l'apparition desquelles nous applaudissons toujours ! Celle-ci, outre les qualités générales que nous nous plaisons à admirer dans les publications de nos Evêques, a un caractère particulier, à raison du rôle spécial que la Providence et les hommes semblent avoir assigné à son savant auteur. Evêque avant tout, comme le prouvent la lettre pastorale et les discours composés à l'occasion de son sacre, de sa prise de possession et de son arrivée dans les principales villes de son diocèse, les discours encore prononcés à la dernière session du concile de Périgueux, à Ligugé pour la fête de Saint-Martin, et le mandement pour le carême de 1857, Mgr Landriot paraît surtout destiné à la vocation de médiateur entre la religion et la science, la raison et la foi, les lettres sacrées et les lettres profanes. De là, les discours prononcés à l'ouverture et à la dernière séance du congrès scientifique de France, tenu à La Rochelle, à la distribution des prix du Lycée de la même ville et de l'Institution diocésaine de Pons, à la bénédiction du vaisseau l'*Alexandre*, et à l'inauguration des chemins de fer de La Rochelle et de Rochefort. Nul, plus que Mgr Landriot, n'a le droit de prêcher une conciliation qui n'est pas seulement dans ses conseils, mais encore dans sa personne et dans ses écrits. Nourri des deux antiquités, il cite les Pères de l'Eglise et les écrivains de la Grèce et de Rome avec la même surabondance, en sorte que les

sants : l'*Histoire lamentable de Gilles* a été popularisée par le *Fratricide*, et le récit de M. Buron est bien court et bien pâle auprès de l'émouvant tableau de M. le vicomte Walsh. Sauf trois ou quatre peut-être, ces histoires, d'ailleurs peu connues, sont attachantes, bien racontées, et propres à former l'esprit et le cœur des enfants. Il y a tout à gagner pour eux et pour leurs parents à suivre les conseils de M. Buron, et à passer la dernière partie des vacances à lire ou à raconter ces anecdotes et ces légendes, qui captivent l'imagination sans alarmer la conscience. J. VERNIOLLES.

205. VIE *de M. Bazin, ancien vicaire-général de Séez, ancien supérieur du séminaire et fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Miséricorde de Séez*, par M. l'abbé MAILLARD, chanoine, archiprêtre de la cathédrale de Séez. — 1 volume in-12 de 258 pages (1856), chez Julien, Lanier, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Nous avons déjà dit quelle sorte de peine nous éprouvons à voir des écrivains composer des volumes pour faire connaître des hommes recommandables sans doute par leurs vertus, mais dont la vie ne sort pas de la voie commune, n'offre rien d'extraordinaire et n'a rien aussi ou presque rien qui excite l'intérêt. Nous venons de ressentir encore ce regret en lisant le livre consacré à la mémoire de M. l'abbé Bazin. Nous ne doutons pas que ce prêtre n'ait été des plus respectables ; qu'il n'ait opéré beaucoup de bien dans le diocèse de Bayeux d'abord, puis dans celui de Séez, où la Révolution le conduisit ; mais nous ne voyons dans sa conduite rien qui surpasse ce que font, sur tous les points de la France, un grand nombre de bons curés, de vicaires-généraux et de supérieurs de séminaires. La lecture de cette vie est certainement édifiante ; mais on n'y trouve aucun fait saillant, aucune de ces actions éclatantes qui émeuvent et qui touchent. C'est simplement la conduite pieuse d'un digne ecclésiastique, comme il y en a tant d'autres. Sans doute, M. l'abbé Bazin a la gloire d'avoir établi une Société religieuse aujourd'hui florissante, celle de la Miséricorde de Séez ; aussi ne disons-nous pas qu'il eût fallu laisser le nom de ce vénérable prêtre entièrement dans l'oubli ; mais, pour conserver son souvenir, une bonne notice eût suffi, et nous n'eussions pas eu dans un volume in-12 des extraits d'une correspondance d'un intérêt tout local, par conséquent borné, et des détails dont quelques-uns vont presque jusqu'à la puérilité. — Du reste, cet ouvrage est assez bien écrit et annonce du talent chez son auteur, que son affection pour son héros a entraîné au delà des bornes dans lesquelles il eut dû resserrer son travail. TRESVAUX.

OUVRAGES

Condamnés et defendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret en date du 26 avril dernier, approuvé par Sa Sainteté le 5 mai courant, et publié dans la forme ordinaire le 6, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Apologia delle Leggi di giurisdizione, amministrazione e polizia

ecclesiastica, pubblicata in Toscana sotto il regno di Leopoldo I. (*Apologie des lois de juridiction, d'administration et de police ecclésiastique, publiées en Toscane sous le règne de Léopold I.*)

Storia della Filosofia o de' progressi dell' umano intelletto, fatta dal professore Giuseppe BAGAROTTI. Firenze, 1857. (*Histoire de la philosophie et des progrès de l'esprit humain*, par le professeur Joseph BAGAROTTI. Florence, 1857.)

Vrais et Faux catholiques, par L. A. M.

La Redenzione de Popoli. Cantica prima, per Giuseppe PIETRICCIOLI. (*La Rédemption des peuples*, par Joseph PIETRICCIOLI.)

Biesiada 17 Stycznia 1841, id est, *Agape 17 Januarii 1841*. (*Biesiada 17 Stycznia 1841*, c'est-à-dire *Agape, 17 janvier 1841.*) — En quelque langue que ce soit.

Dunski sacerdote zelante, e zelante servitore del Opera di Dio. (*Dunski, prêtre zélé, et zélé serviteur de l'Œuvre de Dieu.*) — L'abbé Dunsky a reconnu et condamné cette doctrine pendant sa vie.

Nous avons fait mention (p. 14 du présent volume) de la condamnation par le tribunal de police correctionnelle de Paris, de l'ouvrage intitulé *Vrais et Faux catholiques*.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Amour *à la sainte Vierge*, ou *Elévation à Dieu sur les gloires, les vertus et les bienfaits de Marie*, par M. l'abbé PETIT, curé à la Rochelle. — 1 vol. in-12 de 308 pages, chez Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Ange (l') de l'Italie, par M. l'abbé V. BOUCHARIN. — 1 vol. in-12 de IV-230 pages, chez Favier, à Valence, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Année (l') *du pieux fidèle*, ou *Méditations sur les mystères et les principales vérités de la religion suivant l'esprit de la liturgie catholique*, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — Tome XV; - TEMPS DE LA PENTECOTE, tome IV; — in-18 de 480 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 50 c.

Ce volume commence au XIe dimanche après la Pentecôte, parcourt la XIe et la XIIe semaine, et une partie du mois d'août. — Nous avons parlé des 2 volumes précédents le mois dernier, p. 380.

Arc (Jeanne d'), poëme, par M. Alexandre GUILLEMIN, ancien avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. — Nouvelle édit., 1 vol. in-12 de XXXII-468 pages, chez V. Palmé, et chez Charles Douniol; — prix : 5 fr.

Atlas (*nouvel*) *de géographie, composé de 8 cartes gravées avec le plus grand soin pour le* Cours d'histoire et de géographie de M. l'abbé Badiche et de M. Fresse Montval. — Grand in-8° de 8 cartes coloriées, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 20 c.

Cantiques (*nouveaux*) *pour les principales fêtes de l'année, à deux ou plusieurs voix, avec accompagnement d'orgue ou de piano, paroles et mélodies* de M. DE BLANCHE, *accompagnement* de M. A. ELWART, professeur au Conservatoire impérial de musique, et de M. A BEAUGRAND, maître de chapelle à Paris. — Grand in-8° de VIII-64 pages gravées, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

Chantal (*sainte Jeanne-Françoise de*), *modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, par J.-M.-S. DAURIGNAC. — 1 vol. in-12 de XII-384 pages, chez Ambroise Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Chemins (les) de fer *aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples. Economie financière et industrielle, politique et morale des voies ferrées*, par M. A. AUDIGANNE. — Tome I, in-8° de 462 pages, chez Capelle, — prix : 7 fr. 50 c.

L'ouvrage aura 2 volumes.

paratrice, curé de Saint-Martin de Saint-Dizier. — 1 vol. in-18 de 356 pages, chez V. Sarlit et chez Bouasse-Lebel fils aîné; — prix : 1 fr. 40 c.

Messianisme (le), *Organisation générale. — Le temps est venu d'établir la vérité, le complet, l'ordre, l'activité féconde et l'unité dans l'ensemble des sciences, des institutions et des fonctions humaines. — Les gouvernements, les instituts religieux, moraux, scientifiques, politiques, militaires, industriels, financiers, littéraires, artistiques..., et, en général, tous les individus voulant le bien, sont invités à se pénétrer des doctrines du Messianisme, à les discuter et à les répandre, puis à procéder le plus tôt possible à la mise en pratique des organisations nouvelles*, par Jean Brunet, ancien élève de l'École polytechnique, officier d'artillerie, membre de l'Assemblée constituante. — 1er vol., 1re série, livraisons 1 à 5, 80 pages grand in-8° à 2 colonnes, rue du Dauphin. 1.

Ce singulier ouvrage comprendra 400 livraisons, qui seront publiées à raison de 5 par mois, et qui contiendront chacune les chapitres complets de plusieurs questions. — Prix de la livraison, 50 c.

Ministères (les) ecclésiastiques *du Saint-Siége dans la douzième année du pontificat de Pie IX*, par M l'abbé L. Pallard, docteur en théologie. — 1 vol. in-12 de XXVIII-250 pages, chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Mois eucharistique du R. P. Lercari, de la Compagnie de Jésus, *avec un Recueil de prières enrichies d'indulgences. — 2e édit., revue et augmentée d'un nouveau Chemin de la Croix et de Méditations pour tous les jours de la semaine.* — 1 vol. in-32 de XII-210 pages, chez Hauvespre, à Rennes, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 80 c.

Approuvé par NN. SS les Evêques de Rennes et de Saint-Brieuc.

Notions (simples) *de physique et d'histoire naturelle*, par M. Laurent de Jussieu. — 1 vol. in-12 de IV-236 pages, chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie ; — prix : 1 fr. 20 c.

Œuvres *de* Mgr Louis-Antoine-Augustin Pavy, Évêque d'Alger, comte romain, assistant au trône pontifical, commandeur de la Légion-d'honneur, etc. — *Mandements, Instructions, Lettres pastorales et Discours.* — 2 vol. in-8° de LXIV-544 et 500 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 10 fr.

Œuvres *de* M. Charles Brifaut, de l'Académie française, *publiées* par M. Rives, ancien conseiller d'État doyen des conseillers à la Cour de cassation, et M. A. Bignan. — 3 vol. in-8° de XXXII-554, 536 et 508 pages, chez Didard ; — prix : 18 fr.

Paris *dans sa splendeur, Monuments, vues pittoresques, scènes historiques, descriptions et histoires. — Dessins et lithographies par les premiers artistes de Paris, vignettes de* Félix Benoist et Catenacci, *exécutées sur bois par les premiers graveurs; texte de* MM. Mérimée et Sainte-Beuve, de l'Académie française, Viollet-Leduc, Albert Lenoir, Lassus, Ed. Fournier, Amédée Gabourd, Anatole de Montaiglon, Pierre-Chevallier, de Gaulle, Eugène de la Gournerie, le Roux de Lincy, A. M. Touzé, Edm. About, F. Lock, O. de Watteville, Eug. Carissan, Louis Enault, A. Guilbert, L. Lacour, etc. — livraisons 1 à 15, 160 pages in-folio et 30 planches, chez Charpentier, à Nantes et à Paris.

L'ouvrage se composera de 50 livraisons, composées chacune de 2 grandes planches à 2 teintes, et de 12 pages de texte enrichi de vignettes. — Prix : 3 fr. la livraison. — Il paraît une livraison par mois depuis janvier 1857.

Pratique *de la liturgie sacrée selon le rit romain, comme elle doit être observée dans la célébration de la Messe, la récitation de l'Office et l'administration des sacrements*, par P. F.-B. de Herdt, prêtre de l'archidiocèse de Malines; *trad. de la 3e édit latine*, par M. l'abbé F.-L.-M. Maupied, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Reims. — 2 vol. in-8° de VI-558 et 590 pages, chez Gaume frères et Duprey ; — prix : 12 fr.

Raison (de la) *dans ses rapports avec la foi*, ou *Démonstration courte et méthodique de la vérité du catholicisme mise à la portée des fidèles, et spécialement des élèves des cours d'instruction religieuse*, par M. l'abbé G. Dunaime, curé de Revin, chanoine honoraire de Rodez. — 1 vol. in 12 de 238 pages, chez Mailfait, à Charleville, et chez Périsse frères, à Paris; — prix : 2 fr.

Approuvé par son Eminence le Cardinal Gousset, Archevêque de Reims.

Récits *anecdotiques et moraux sur quelques célébrités littéraires*, par M. Henri Van Looy. — 1 vol. in-8° de 248 pages plus 4 lithographies à 2 teintes, chez H. Casterman, à Tournai et à Paris ;—prix : 2 fr. 50 c.

Rougemont (*le capitaine*), ou *la Conversion miraculeuse*, par M. Théophile Ménard — 1 vol in-8° de 188 pages plus 1 gravure, chez Ad. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 65 c.

Bibliothèque des Écoles chrétiennes ;— 2e série.

Victoires (les) de l'Église *pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX*, par M. l'abbé Margotti, docteur en théologie; *ouvrage traduit en français, avec l'approbation de l'auteur, et augmenté d'un chapitre sur le voyage de Pie IX en 1857*, par M. J. Chantrel. — 1 vol. in-8° de XX-576 pages, chez Gaume et Duprey ; — prix : 6 fr.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique* A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. Indique les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

M.

ERRATA.

Page 159, *ligne* 12, par dictées, *lisez :* dictées par.
— 160, — 38, ciel pourpré, *lisez :* ciel empourpré.
— 160, — 43, offrez cela à tout ce peuple, *lisez :* offrez tout cela à ce peuple.

